

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

Séance du jeudi 7 avril 1949.

Présidence de M. le Dr Ch. LAFON, Président.

Présents : M^{mes} Berton, Darpeix, Médus, de Saint-Ours ; M^{lles} Perret et Veyssié ; MM. Bardy, Berthelot, Bibié, Borias, Champarnaud, Corneille, Ducongé, Granger, Lavergne, Lescure, W. Martin, Plazanel, Rives, de Saint-Ours, Secondat et Secret.

Se font excuser : M. E. Aubisse, pour qui M. le Président exprime des vœux de prompt guérison.

Nécrologie. — M. l'abbé FROIDEFOND, curé de Montboyer, (Charente).

M. le Président exprime les regrets de la Société.

Félicitations. — M. MORQUIN, promu officier de la Légion d'Honneur ; M. le Dr ROUSSEAU et M. LÉON GUTHMANN, nommés chevaliers ; M. Roger CLERGERIE, chevalier de l'Ordre de la Santé ; M. l'abbé JARRY, chevalier du Mérite social ; M. Guy DUBOSQ, conservateur adjoint et M. J.-P. LAURENT, archiviste aux Archives nationales.

Remerciements. — M. Jean MONESTIER.

Correspondance. — Il est pris acte d'une lettre de M. le Préfet notifiant à M. le Président l'inscription de l'église de Redonespie à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

M. le Président du Spéléo-club périgourdin remercie par lettre le Bureau de la Société pour l'aide morale et matérielle qu'il a apportée à ce groupement.

Bibliographie. — *Lou Bournat* de janvier-décembre 1948 donne le compte-rendu de la Félibrée de Bergerac et de la Sainte-Estelle d'Agen.

Une étude consacrée, dans la *Revue de Comminges* (3^e et 4^e trim. 1948) à la grande poétesse pyrénéenne, Philadelphie de

Gerde, de son vrai nom Claude Duclos, rappelle son mariage avec un Périgourdin, M. Requier, avocat à Bordeaux.

Moun païs, d'avril 1949, recommande par la plume autorisée de M. Barrière, l'ouvrage de M. Marc Ballot : *Eugène Le Roy, écrivain rustique*. Bordeaux, Editions Delbrel, 20, rue Condillac.

Les *Nouvelles littéraires* du 24 février ont publié une chronique de M. A. Cuvillier sur le livre que M. H. Gouhier vient de consacrer aux « Conversions de Maine de Biran » ; l'achat de cet ouvrage pour la bibliothèque de la Société est décidé.

Dons d'ouvrages. — Par M. le colonel BOUET, le *Bulletin de la Société de Numismatique*, de février 1949 ;

par M. SECONDAT, son article « Carnaval dans le vieux Périgord », publié dans *Espoirs*, organe de liaison des Amicales laïques et Foyers ruraux de la Dordogne, de février 1949.

Des remerciements sont exprimés aux donateurs.

Communications. — M. le Dr Ch. LAFON présente deux Almanachs parisiens, publiés par le poète fantaisiste, Emile Goudeau, et très agréablement illustrés.

Trois photos mettant en valeur les voutes décorées de Saint-Laurent-sur-Manoire sont offertes par M^{lle} DESBARATS, à qui M. le Président adresse les remerciements de la Société.

M. l'abbé BOUILLON relate la découverte d'un nouveau « cluseau », au lieu-dit Montléry, à proximité du cimetière de Saint-Jory-de-Chalais. L'ouverture provient d'un effondrement de la voute d'une salle, du côté d'un chemin creux fort ancien qui mène à la maison d'un métayer, M. Beaufils.

Ce « cluseau », dont M. Faucoulanges, instituteur à Saint-Jory, doit relever le plan, est du même type que les souterrains-refuges décrits par M. l'abbé Bouillon dans le *Bulletin* de 1938. Même instrument de taille, mêmes trous d'aération. Cependant, il offre un certain nombre de particularités qui apparaîtront sur le plan.

Dans la salle effondrée, se trouve un silo qu'il faudrait fouiller. M. Faucoulanges y a ramassé un fragment de

poterie, grossière comme grain, de couleur noire, qui permet de restituer l'objet entier.

Au vu de cette pièce, il est assez difficile d'en déterminer l'époque. M. LAVERGNE mentionne que dernièrement, des débris de poterie du Moyen Age ont été également trouvés dans les déblais, aux abords du Trou des Martres, à Saint-Julien-de-Bourdeilles.

M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture d'une note consacrée par M. Joseph Durieux aux différents professeurs de l'Ecole centrale de la Dordogne en 1797.

Une lettre de M^{me} LASSERRE mentionne la découverte d'une belle hache polie à Montazeau, dans les sablières de la Lidoire. Elle signale que le curé de Saint-Vivien avait noté sur son registre paroissial la « Grande Peur » de 1789 ; ce passage a été reproduit dans le *Bulletin paroissial* de Montazeau en 1922-1923.

En vue d'une monographie communale, M^{me} Lasserre a pris soin de dessiner dans les vieilles maisons de Saint-Vivien tous les détails intéressants d'architecture : fenêtres, cheminées, trumeaux, etc. C'est là un exemple à imiter.

M^{me} GENDRY nous a adressé une excellente étude, à propos du livre de raison commencé en 1754 par M^e Léonard Miallion, notaire royal à Périgueux, et continué après le décès de celui-ci par des membres de la famille. Le *Bulletin* publiera cet article fort précieux pour la connaissance de l'économie rurale du Périgord au XVIII^e siècle.

M. CORNEILLE offre aux Archives de la Société treize pièces se rapportant à diverses affaires traitées par l'administration municipale de Périgueux entre 1790 et l'an VII.

M. Jean SECRET montre des cahiers de classe de Rachilde, quand elle n'était encore que la petite Marguerite Eymery et se surnommait elle-même Margot la Pie.

Il fait admirer un exemplaire du volume de Louis Réjou : *Mes Premices*, imprimé à Périgueux en 1868 ; sur la plat de la reliure, on lit en lettres dorées : « A M. Paul Dupont, député ».

D'une récente promenade en Sarladais, notre Secrétaire adjoint a rapporté une belle moisson archéologique ; il peut

entretenir l'assistance de la charmante église de Redonspic, de celle de Castels où se trouvent de remarquables chapiteaux, des prieurés ruinés d'Abrillac et des Veyssières, et même d'une église sans nom, aux abords du château de Bonnefon. Il a étudié tout spécialement le clocher de l'ancienne abbatale de Sarlat, qui se présente comme un clocher-porche et qui possède un étage voûté de coupole au dessus de la voute d'arête du rez-de-chaussée.

M. GRANGEN présente une photographie qu'il vient de recevoir et sur laquelle figurent des vases trouvés récemment par M. Boussarie, à Poumarède, c^me d'Eyvirat, dans un puits partiellement comblé. Contrairement à ce que pense l'auteur de la découverte, il ne s'agit pas de poteries gallo-romaines, mais de jarres à huile, et de « pégauds » et par conséquent d'une époque beaucoup moins ancienne, qui reste difficile à préciser, la photographie ne faisant ressortir ni leur couleur, ni leur nature, ni les détails d'ornementation souvent significatifs.

M. LE PRÉSIDENT donne la parole à M. DE SAINT-OURS qui fait un exposé très complet et très attachant des buts que poursuit la spéléologie, en liaison avec les sciences naturelles et la pratique parfois audacieuse du sport.

Dans le département de la Dordogne, cette sorte d'études ne fait que commencer, mais le Spéléo-Club périgourdin, affilié à la Société spéléologique de France, a déjà montré une louable activité et obtenu des résultats encourageants. Le Périgord, où plus de deux cents grottes ont été recensées, offre un beau champ aux découvertes.

En terminant, le jeune et brillant conférencier fait le point des observations récemment faites à propos du système hydrogéologique de la grotte de Miremont, qui par son développement, se classe toujours la troisième de France.

M. LE PRÉSIDENT félicite et remercie M. de Saint-Ours.

Admissions. — M^m L. MARBOT, cours Montaigne, Périgueux ; présentée par MM. le Dr Lafon et Dusolier ;

M. Maurice ALBE, artiste peintre, rue du Plantier, 14, Périgueux ; présenté par MM. Secondat et Delleilh ;

M. Georges BERNARD, agent commercial, rue Claude-

Bernard, 101, Périgueux ; présenté par MM. le D^r Lafon et Corneille ;

M. André NIEDERLENDER, correspondant de la Commission des Monuments historiques (section de Préhistoire), expert en Préhistoire près le Ministère de l'Education nationale, Rocamadour (Lot) ; présenté par MM. D. et E. Peyrony.

M. le colonel de SAINT-SERNIN, rue Saint-Paul, 34, Limoges ; présenté par MM. Jean Secret et Lavergne.

Le Secrétaire général,
G. LAVERGNE.

Le Président,
D^r Ch. LAFON.

Séance du jeudi 5 mai 1949.

Présidence de M. le D^r Ch. LAFON, Président.

Présents : M^{mes} d'Abzac, Berton, Dumont, Dupuy, Guille, Médus ; M^{lles} Marquoyssat et Reytier ; MM. Bardy, Berthelot, Borias, Corneille, Dandurand, Delteilh, Ducongé, Granger, Jeannez-Audra, Lavergne, W. Martin, Plazanet, Rives, Secondal et Secret.

Se font excuser : M^{lle} Perret, M. E. Aubisse, M. et M^{me} Couzinou, MM. J. Durieux et Lavaysse.

Nécrologie. — M. l'abbé LAVIALLE. L'assemblée témoigne ses regrets.

Félicitations. — M. VALLOIS, membre de l'Institut ; M. DANDURAND, officier d'Académie.

Remerciements. — M. G. DE BERTIER, pour le compte-rendu que le *Bulletin* a consacré à son livre ; M. le colonel de SAINT-SERNIN, pour son admission.

Correspondance. — M. le Préfet de la Dordogne a informé M. le Président de la suite donnée par la Commission des sites, réunie le 17 mars 1949, aux vœux exprimés par la Société touchant les sites de Mayac et des Eyzies.

Congrès d'Etudes régionales. — La circulaire n° 12 de la Fédération historique du Sud-Ouest donne le programme des journées des 4, 5 et 6 juin prochain, à Périgueux.

Bibliographie. — Dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*, de janvier-février 1949, mise au point de M. J. Harmand sur « les Forêts de la Tène ».

M. LE PRÉSIDENT présente deux ouvrages dont la Société a fait l'achat :

J.-L. GALET, *Le Périgord du bon vieux temps*, Préface de M. Fournier. Bois gravés de M. Albe et Deviers. Périgueux, imp. Dubois et Bousquet, 1949, in-8°, 208 p. ;

H. GOUHIER, *Les Conversions de Maine de Biran*. (Histoire philosophique du sentiment religieux en France. Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie.) Paris, Vrin, 1948, 440 p.

Notre distingué collègue, M. BALMES, a accepté de commenter ce livre magistral à l'une de nos prochaines séances.

Dans le *Larousse mensuel* de février-mars 1949, M. Jean SECRET a relevé un article de M. J. Cavailhez sur le château de Montaigne au XVIII^e siècle.

M. LE PRÉSIDENT signale le *Guide illustré* de Bergerac et de sa région, que vient d'éditer avec beaucoup de goût le Syndicat d'Initiative de la Région bergeracoise. Parmi les collaborateurs, il a relevé les noms de MM. André Jouanel et Charet, membres de la Société.

Cet opuscule sera acheté pour la bibliothèque.

Communications. — M. le Secrétaire général donne connaissance d'une notice de M. Joseph DURIEUX, vice-président, sur deux familles du Périgord : Poumiès de la Siboutie et Ladevi-Roche.

Ce qui donne à M. le Dr LAFON l'occasion d'observer que des nombreux journaux créés en période d'élection, un seul au seul au moins a survécu : le *Combat Périgourdin*, que dirigeait le Dr Ladevi-Roche.

Lecture est donnée d'un article consacré par M. le colonel BOUET à la mémoire de l'abbé Chanceloube, bon historien du pays dommois, tué sur le front, en 1915. Le vœu est exprimé que le nom de ce vaillant érudit soit donné à une des rues de Domme.

M. LAVERGNE dit qu'on doit ajouter à la liste des Périgourdiens qui prirent part à la Campagne de Russie (*Bulletin*, t. LXXVI, p. 58 et sq.) le nom de Victor Durrive, natif de

Mouleydier, vélite dans les Mamelucks de la Garde Impériale, mort à 25 ans, le 23 septembre 1817, à Port-au-Prince ; il était alors professeur de latin au lycée de cette ville.

L'article de dom H. Leclercq sur « Primuliac », au tome XIV, 2^e partie, du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* (Paris, 1948) rejette l'idée soutenue par Léon Dessalles que Prémillac, dans la commune de Saint-Sulpice-d'Excideuil pourrait bien être sur l'emplacement de la villa de Saint-Sulpice-Sévère. Les autres localisations proposées ne semblent pas davantage acceptables pour le savant bénédictin.

M. LAVERGNE a trouvé dans des papiers entrés dernièrement aux archives de la Dordogne que la seigneurie de Prémillac était, dès le XIV^e siècle, dans la mouvance du chapitre de Saint-Front : l'origine de cette inféodation nous échappe.

M. CORNEILLE relève une coquille dans le résumé de sa communication touchant le *Livre de raison* de Montaigne. C'est 1648, et non 1640, qu'il faut lire dans le passage concernant l'évêque Philibert de Brandon.

A la séance du 5 août 1943, notre collègue avait annoncé l'intention qu'il avait avec M. Sudeix, de publier quelques registres de la Jurade de Périgueux. Il apporte aujourd'hui la copie in-extenso des deux registres des délibérations de la ville de Périgueux, côtés BB. 28 et BB. 29 dans l'*Inventaire-sommaire* de Michel Hardy.

Ils intéressent les années 1739, 1741 et traitent plus spécialement du ravitaillement général de la ville, de la surveillance des filles de joie, des archives, etc., mais de nombreux autres objets sont portés à la table chronologique des matières, complétée par une table des noms, établies par les deux collaborateurs.

M. Corneille, faute de pouvoir entrer dans le détail de ces registres, fournit des indications sur la composition du corps municipal que renforçait parfois le Conseil général de la ville. De tels documents mériteraient d'être publiés par les soins de la ville de Périgueux. La Société a donné l'exemple en éditant le *Livre vert*.

M. Jean SECRET décrit la curieuse architecture du clocher

de l'église de Plazac, à trois étages, dont le premier est surélevé et le dernier certainement surajouté pour installer la chambre des cloches.

M. SECONDAT pense que le nom de « clocher » n'est pas absolument exact ; car ce n'est que le donjon transformé du château que l'évêque de Périgueux possédait à Plazac ; il était compris dans son enceinte dont le vaste quadrilatère et les fossés ont laissé des traces assez nettes. Le donjon a été postérieurement raccordé à l'église pour lui servir de clocher.

La discussion se poursuit devant le tableau noir et rapproche finalement les points de vue entre nos deux collègues.

Conférence. — M. LE PRÉSIDENT rappelle que le mercredi 20 avril, au Théâtre municipal, M. l'abbé Glory, docteur ès-lettres et membre de notre Société, a donné, sous les auspices de notre compagnie, une conférence sur « les Origines de l'art préhistorique d'après les grottes des Eyzies et de Lascaux ».

C'était, dit M. le Dr Lafon, en pleines vacances de Pâques et malgré l'apposition d'affiches, l'assistance était clairsemée. Comme toujours, les absents ont eu tort, ils auraient retiré de la conférence de M. l'abbé Glory, plus d'un enseignement, quoique il ait été surtout question des préoccupations d'ordre alimentaire des hommes primitifs et de la magie de la chasse. La projection, par les soins de M. le Curé de Plazac, du beau film de M. F. Windels sur la grotte de Lascaux a clôturé la conférence de M. l'abbé Glory.

Congrès. — Un congrès de spéléologie, annonce M. W. MARTIN, commémorera en juin prochain, la découverte, il y a 25 ans, de la grotte du Grand Roc, aux Eyzies.

Admissions. — M. René DELMAS, rue du Dr-Lombard, Terrasson ; présenté par MM. Delmas et le chanoine Sigala ;

M. Jean-Louis GALET, rédacteur à l'Inspection Académique de la Dordogne, rue Lagrange, 12, Périgueux ; présenté par MM. G. Lavergne et Secondat ;

M. le Professeur GRASSÉ, de l'Institut, et Madame, boule-

vard Raspail, 105, Paris VI^e ; présentés par M. le colonel Bouet et M. J. Secret ;

M. Fernand REYNAUDI, receveur des Postes, Razac-sur-l'Isle ; présenté par MM. Granger et Corneille ;

Comme membre associé, la Bibliothèque de l'Université catholique, Louvain (Belgique).

Le Secrétaire général,
G. LAVERGNE.

Le Président,
D^r Ch. LAFON.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

du jeudi 2 juin 1949.

Présidence de M. le D^r LAFON, Président.

La séance est ouverte à 13 h. 30 dans la grande salle de réunion de la Chambre de commerce de Périgueux, aimablement mise à la disposition de la Société, à l'occasion de son 75^e anniversaire, par M. le Président Grenouillet.

Présents : M^{mes} d'Abzac, Brun, Darpeix, Dupuy, Guille, Lescure, Médus, Mongibeaux ; M^{lles} Barnier, Desbarats, Duparc, Marqueyssat, Négrier, Perret, Reylier ; MM. Albe, Ardiller, Aubisse, Balmès, Bardy, Belingard, Bibié, Billès, Bordas, Chartroule, R. Clergerie, Corneille, Crassat, Dandurand, le D^r Deguiral, Ducongé, Dusolier, l'abbé Faure-Muret, le M^e de Fayolle, François, Granger, Grelière, Guille, Haensler, Hédelin, Imbert, Jeannez-Audra, Jouanel, Lamongie, Lavergne, Léchelle, Legendre, Lescure, Lismonde, Palus, Perche, Peyrille, Plaçais, Plazanet, Pradère, Ribes, Rives, le C^{te} de Saint-Sernin, Secondat et J. Secret.

M. LE PRÉSIDENT donne la parole à M. le Secrétaire général qui établit son rapport moral sur l'activité de la Société durant l'année 1948.

Invité à son tour à donner lecture de son compte de gestion pour l'année écoulée, M. LE TRÉSORIER, tout en constatant l'excellence de notre situation financière, fait ressortir l'augmentation croissante des frais d'impression du *Bulletin* et il propose, en prévoyant de l'avenir, que la

cotisation annuelle soit élevée, à partir de janvier 1950, à 200 francs, et le droit de diplôme à 150 francs. La cotisation des membres mari et femme serait réduite à 300 francs, avec délivrance d'un seul diplôme.

Mise aux voix par M. le Président, la proposition de M. Corneille est adoptée à l'unanimité.

Elections statutaires. — Il est immédiatement procédé à la distribution, au ramassage et au dépouillement des bulletins de vote. Le bureau sortant qui se représentait aux suffrages de l'Assemblée générale est entièrement réélu.

M. le Président exprime ses remerciements à l'Assemblée pour le témoignage de confiance qu'elle vient de lui renouveler, ainsi qu'à ses collègues.

Admissions. — M. Louis ALIBERT, homme de lettres, et M^{me}, née Baco, rue du Père-de-Jabrun, 20, Bordeaux, et château Le Brandier, Gradignan (Gironde) ; présentés par MM. Véron et Corneille ;

M. Henri CRASSAT, administrateur de l'*Echo du Ribéracois*, Ribérac ; présenté par MM. E. Dusolier et C. Palus ;

M. Pierre FERRON, inspecteur général des Eaux-et-Forêts et du Génie rural, membre correspondant de l'Académie d'Agriculture, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Bordeaux, avenue du Jeu-de-Paume, 30, Bordeaux ; présenté par MM. le Dr Lafon et Véron ;

M. Michel FRANÇOIS, employé au Ravitaillement, rue Louis-Blanc, 102, Périgueux ; présenté par MM. B. Pierret et W. Martin ;

M. Paul GIRET, industriel, rue Sainte-Ursule, 14, Périgueux ; présenté par MM. Aubisse et Corneille ;

M. Alphonse GRÉGOIRE (Jean SYLVAIRE), avenue de la Libération, Montpon-sur-l'Isle ; présenté par M. l'abbé Reygeaud et M. Pierre Fanlac ;

M. Maurice MONTPART, rue Beaumartin, 12, Mérignac (Gironde) ; présenté par MM. Aubisse et Corneille ;

M^{me} Marguerite ORLY, rue des Prés, 11, Périgueux ; présentée par MM. Albert Granger et Corneille ;

M. Max PRADÈRE, secrétaire général du Cercle Philatélique

du Ribéracois, Ribérac ; présenté par MM. E. Dusolier et Palus ;

M. G. RAYNAUD DE LAGE, agrégé des lettres, docteur ès lettres, professeur au Lycée, rue Gounod, 16, Saint-Cloud (Seine-et-Oise) ; présenté par MM. J.-P. Laurent et J. Magne ;

M^{me} VÉRON, rue des Acacias, 12, Périgueux ; présentée par MM. Véron et Corneille.

Le Secrétaire général,
G. LAVERGNE.

Le Président,
D^r CH. LAFON.

LES CÉRÉMONIES DU 75^e ANNIVERSAIRE DE LA SOCIÉTÉ (2 juin 1949)

A l'occasion du 75^e anniversaire de la fondation de la Société, et selon les précédents de 1899 et de 1924, une messe à l'intention de nos membres défunts a été dite le jeudi 2 juin, à 9 heures, en l'église de la Cité, par notre collègue, M. l'abbé Lansade. Un service analogue devait être célébré au Temple protestant le même jour : il a été reporté au dimanche 5 juin, à 10 heures : M. Corneille y représentait le bureau de la Société.

La séance solennelle du 75^e anniversaire s'est tenue le jeudi 2 juin, à 15 heures, dans la grande salle de réunion de la Chambre de Commerce. M. le D^r Ch. Lafon présidait, ayant à ses côtés MM. Dusolier et Jouanel, vice-présidents, M. le Trésorier et M. le Secrétaire général. Au premier rang des fauteuils avaient pris place M. Eckenroth, chef de cabinet représentant M. le Préfet de la Dordogne ; M. le chanoine Souillac, représentant S.E. M^{gr} l'Evêque de Périgueux et Sarlat ; M. Davesne, inspecteur d'Académie de la Dordogne ; M. l'abbé Faure-Muret, délégué de M. le Conservateur du Musée militaire. On remarquait dans l'assistance de nombreuses personnalités et des membres de la Presse.

S'étaient excusés de ne pouvoir se rendre à l'invitation du Bureau M. le Maire de Périgueux, M. le Président de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen et son délégué, M. le Président de la Société de la Corrèze, à Brive, et son délégué, MM. les Présidents des Sociétés archéologiques de Libourne et

de Saint-Emilion ; M. Rouch, représentant M. le Président de la Chambre de Commerce de Périgueux ; M. le majoral Marcel Fournier, président du Bournat ; MM. de Saint-Saud, Joseph Durieux et Peyrony, nos vice-présidents, MM. Franck Delage, Bourgon, le comte de Vandière, Estignard, Mazurier, Vedrène-Lacombe, M. et M^{me} Couzinou, M^{me} Berton.

M. LE PRÉSIDENT lit l'allocution suivante :

En ouvrant cette séance, je tiens à saluer et à remercier M. le Chef de Cabinet, représentant de M. le Préfet de la Dordogne, et toutes les personnalités, qui ont bien voulu répondre à notre invitation. Votre présence parmi nous est un témoignage de l'intérêt que vous portez aux travaux de nos prédécesseurs et un précieux encouragement pour nous, qui nous efforçons de maintenir leurs traditions de labeur désintéressé.

Nous aurions été heureux de vous recevoir chez nous, dans le vieil hôtel de la rue du Plantier, où nous nous réunissons tous les mois et où sont installées notre bibliothèque et notre photothèque. Nous avons craint que notre plus grande salle ne soit trop exiguë et nous avons demandé à M. le Président de la Chambre de Commerce de nous prêter cette superbe salle, ce qu'avec son habituelle bonne grâce il a bien voulu nous accorder ; qu'il en soit sincèrement remercié.

Nous commémorons aujourd'hui le 75^e anniversaire de notre Société. C'est en effet le 27 mai 1874 qu'une assemblée générale adopta les statuts de la nouvelle Compagnie, qui prit le nom de Société historique et archéologique du Périgord. En 1899, nos prédécesseurs avaient fêté ses 25 ans. En 1924, j'ai assisté à la célébration de son cinquantenaire et je souhaite que beaucoup d'entre vous puissent, en 1974, prendre part aux solennités qui seront organisées pour son centenaire.

Nul ne sera étonné que tous les fondateurs de notre Compagnie aient aujourd'hui disparu. Mais vous serez heureusement surpris d'apprendre qu'un de nos vices-présidents, M. le comte de Saint-Saud, ait été admis membre titulaire en 1875 ; son grand âge ne lui a pas permis d'assister à cette séance et je suis certain que vous vous joindrez à votre Bureau pour lui adresser nos félicitations et nos meilleurs vœux.

Malgré ses 75 ans, notre Société ne présente aucun symptôme de sénilité et elle ne cesse au contraire de donner de nouvelles preuves de sa force et de son dynamisme.

Depuis le 27 mai 1874, elle n'a jamais manqué de tenir ses séances mensuelles, même en août et septembre 1914, même pendant l'inva-

sion de 1940 et pendant les périodes les plus sombres de l'occupation. Elle n'a jamais cessé de faire paraître tous les deux mois son Bulletin, où sont insérés les procès-verbaux de ses séances et les travaux inédits de ses membres ; en 1944, nous fûmes mis dans l'obligation de le rendre trimestriel et de réduire le nombre de ses pages, faute de papier. Nous avons pu jusqu'ici, contre vents et marées, assurer sa publication régulière et nous espérons fermement la maintenir dans l'avenir, et même l'améliorer, grâce à notre bienfaiteur, le professeur Testut, dont vous entendrez tout à l'heure prononcer l'éloge. Nous avons également à plusieurs reprises, avant la dernière guerre, édité pour nos sociétaires des ouvrages originaux d'histoire locale écrits par nos membres ; à l'occasion de notre 75^e anniversaire nous avons pu reprendre cette heureuse pratique et nous efforcerons de la continuer.

Les fondateurs de notre Compagnie s'étaient fait une obligation d'observer la neutralité politique ou religieuse la plus absolue ; leurs successeurs et nous-mêmes n'y avons jamais failli et rien ne nous fera abdiquer cette indépendance, qui a été jusqu'ici si jalousement préservée. Pour des raisons de haute convenance, nous nous interdisons de publier dans notre Bulletin des généalogies, à moins qu'il ne s'agisse de familles disparues depuis longtemps et nous nous refusons d'y insérer des travaux portant sur des faits postérieurs à 1870, qui pourraient provoquer des discussions idéologiques ou philosophiques. L'étendue de nos études depuis l'ère préhistorique et gallo-romaine est assez vaste pour que chacun puisse choisir un champ à défricher, sans froisser les convictions de qui que se soit.

Vous signalerai-je encore un caractère, qui est commun à toutes nos sociétés savantes, mais qui aujourd'hui apparaît à certains comme un anachronisme ? c'est le désintéressement de nos travaux ; nous ne recherchons d'autre profit que notre satisfaction personnelle et que celle de nos collègues.

Vous dirai-je enfin que depuis sa création, nos prédécesseurs ont administré les biens de la Société avec une prudence qui ne s'est jamais démentie et qu'ils nous ont laissé une trésorerie saine ? Soyez assuré que nous appliquons à imiter leur sagesse.

Cette continuité, cette neutralité et ce désintéressement sont les bases solides sur lesquelles repose notre Société et qui lui ont permis de progresser, car depuis longtemps le nombre des candidats, que nous admettons, dépasse celui des membres, que nous avons la douleur de perdre.

Mais notre prospérité a un autre facteur : c'est la haute tenue de

nos études, qu'apprécie un nombre de plus en plus grand de nos concitoyens, qu'il s'agisse de Périgourdiens fixés hors de leur province ou de nouveaux venus, curieux de connaître le passé de leur pays d'adoption.

Que de fois n'avons-nous pas entendu, ou même lu, d'innocentes plaisanteries sur nos sociétés savantes et que de braves gens se sont souvent demandés quelle pouvait être leur utilité ! Que ne peuvent-ils assister à nos réunions ? Peut-être comprendraient-ils.

De même que l'effort physique ne peut se prolonger indéfiniment et nécessite des temps de repos, de même le travail intellectuel, pour être sain et profitable, doit être périodiquement interrompu. Mais nous ne pouvons arrêter notre pensée, si ce n'est par le sommeil physiologique ou provoqué, et c'est en lui assignant d'autres objectifs que nous obtenons cet indispensable repos de nos cellules cérébrales. Ainsi s'explique-t-on que pour beaucoup d'intellectuels la lecture soit une nécessité. Les uns se délectent des romans policiers ou d'aventures ; d'autres préfèrent les études historiques et en arrivent souvent à l'histoire locale ; ils veulent alors connaître les mérites qui ont valu à telle célébrité du crû l'honneur de donner son nom à une rue, le passé des vieux monuments de leur ville, le rôle qu'ont joué les châteaux féodaux qu'ils rencontrent au cours de leurs excursions, etc. Quelques-uns enfin s'aperçoivent que cette histoire locale est peuplée de personnages pittoresques, qui ont joué un rôle dans la société de leur époque et dont l'étude devient d'autant plus attachante, qu'il faut reconstituer leur vie par des recherches dans les archives ou dans les mémoires du temps, en éliminant les erreurs, parfois grossières, qu'ont souvent propagé les biographes.

Quoi de plus passionnant que l'étude de la vie privée de nos ancêtres, de la petite noblesse campagnarde, des artisans, des ouvriers de la ville ou des champs, du bas clergé, de la bourgeoisie qui vivait noblement ou qui commerçait, en un mot de tous ces braves gens qui ne quittaient guère leur province et qui formaient alors, comme aujourd'hui, les bases solides de la société française ?

Nous n'avons pas la prétention d'être des savants et nous nous contentons du titre d'honnête homme, au sens où l'entendaient nos pères. Comme Montaigne, nous cherchons à apprendre et nous nous efforçons de comprendre la nature des choses et la raison des événements. Nous maintenons dans nos provinces cet humanisme, qui depuis que la France existe, a été un des charmes de sa culture et la condition majeure de sa prééminence.

Tout en nous délassant et en nous faisant oublier les conditions

parfois pénibles de notre existence, nos travaux ont la modeste ambition d'apporter d'utiles matériaux à l'édification de la grande histoire. Toute la vie d'un maître ne lui suffirait pas pour étudier une seule période, un seul règne même, si d'humbles chercheurs n'avaient mis à jour les menus faits, dont la réunion et la confrontation lui permettront la construction des synthèses qui constituent la véritable science historique. C'est notamment parce que des pionniers ont passé leurs dimanches à fouiller grottes et abris de notre Périgord et à mettre à jour des matériaux qu'ont étudié nos savants, que nous commençons à percer les ténèbres qui recouvraient la vie de nos ancêtres préhistoriques,

Que de découvertes sont encore nécessaires pour que nous connaissions mieux les temps paléolithiques et néolithiques, mais aussi les époques plus récentes et jusqu'à la période contemporaine ! car les hommes perdent vite la mémoire des faits qui n'ont pas été fixés par l'écriture ou par leurs arts et leur industrie.

Aussi nous espérons que les Pouvoirs publics, mieux instruits de l'utilité de nos sociétés savantes de province, auront à cœur de les mieux encourager dans toute la mesure que permettront les circonstances.

Ces paroles recueillent d'unanimes applaudissements.

La parole est donnée à M. Géraud LAVERGNE, secrétaire général, qui trace l'historique de la Société depuis le Cinquantenaire si brillant de 1924, auquel il assistait déjà *ès-qualité*.

Au soir du 27 mai 1874, Eugène Massoubre qui fut, avec Albert Dujarrie-Descombes, le fondateur de la Société et son premier secrétaire général, terminait ainsi son bulletin de victoire : « A partir de ce jour, le département de la Dordogne compte une institution utile de plus. Tout permet d'espérer qu'elle sera féconde en heureux résultats. »

Des solennités comme celle qui nous rassemble ne font pas que resserrer les liens existants entre tous nos membres, présents ou absents ; elles affirment notre solidarité avec les Sociétés savantes de France et de l'étranger qui échangent leurs publications avec les nôtres ; davantage, elles nous offrent l'occasion de nous recueillir un moment sur le passé proche et de consigner dans nos fastes ces « heureux résultats » qu'escomptait Massoubre.

Déjà les bilans établis à l'occasion de nos 25^e et 50^e anniversaires s'étaient montrés des plus satisfaisants, en dépit des obstacles, géné-

ralement insoupçonnés du grand public, que des organismes comme le nôtre peuvent reconstruire sur leur route, en apparence si plane et si peu fréquentée. Un court aperçu des années qui se sont écoulées depuis 1924 nous permettra, je suppose, de ne pas garder d'elles un souvenir destiné à pâlir aussitôt sous l'éclat de nos heureux débuts.

Les futurs historiographes ne seront-ils pas fondés à distinguer, dans l'existence de notre société l'époque qui précéda le beau geste du professeur Léo Testut, dont vous allez entendre l'éloge, et celle qui le suivit ? Dans ce cas, les trente-et-un ans de présidence du marquis de Fayolle (1902-1933) constitueraient la transition naturelle ou, si l'on préfère, la charnière, de la veille au lendemain.

Notre marquis, tout en organisant avec la Société française d'Archéologie le congrès de Périgueux (1927), dont le succès fut si vif, s'employa des jours et des nuits — car il ne dormait guère — à régler le détail de la succession Testut, dont il était le légataire universel. A ce faire, il apporta l'expérience et la courtoisie qu'il savait mettre en toute chose et l'opération fut heureuse. Notre trésorerie immédiatement soulagée, la reprise des publications hors-bulletin redevint possible. Le premier volume de la nouvelle série a été, en 1932, le *Vesunna Petrucoriorum*, de M. Barrière, récompensé par l'Institut.

Quand après tant de lustres, tant de labeur, d'assiduité, de congrès et de correspondance quasi universelle, le marquis de Fayolle fut enlevé à notre admiration et à notre gratitude, ce fut son disciple et son émule en archéologie, le chanoine Joseph Roux, qui fut choisi à sa place. Conscient des lourds devoirs que lui imposait cette promotion inattendue, venant s'ajouter aux soins d'une aumônerie où il mettait tout son zèle, le saint prêtre dû, à regret, faire taire ses préférences pour l'étude de nos vieilles pierres : il se familiarisa très vite avec toutes les disciplines accessoires sur lesquelles un président fonde son autorité. Il nourrissait pour sa chère Société les plus hautes ambitions et il en aura réalisé au moins une, en faisant acheter l'hôtel de Fayolle, en mettant notre compagnie confortablement « chez elle », avec sa bibliothèque sans cesse accrue, ses vitrines, ses tableaux... Brillamment secondé par M. Jean Maubourguet, son secrétaire général, le chanoine Roux mit de l'ordre partout, colligea estampes, photos, fragments de toute sorte, archives même... Il eût voulu tout concentrer, tout enrichir au profit commun ! C'est de sa présidence que date la création des prix Léo-Testut et Napoléon Magne, qui dans l'esprit des statuts de 1874, apporteraient des « encouragements » aux auteurs des meilleurs travaux soumis à la Société, aux meilleurs articles parus dans le Bulletin, aux fouilles bien faites. Ces prix ont été

distribués de 1935 à 1943, à beaucoup de nos collègues méritants : Pierre Tauziac, Georges Rocal, Jean Secret, J.-J. Escande, Jonanel, Dusolier, le Dr Villatte, Annet Dubut, etc.

Chez le chanoine Roux, l'ardeur à l'étude n'avait de rivale que l'ardeur de la foi, mais l'état de sa santé, qui était précaire, empira avec le surmenage et notre président est allé se consumant entre les deux impératifs catégoriques de son esprit et de son cœur. Aux heures faciles des débuts avait succédé, au printemps de 1940, une saison de tribulations et de ténèbres dont, sur son lit de douleur, le chanoine Roux a partagé toutes les angoisses, toutes les privations, avec le plus noble esprit de sacrifice.

On comprend sans peine que lorsque cette âme d'élite eut été rappelée à Dieu, la Société ait songé à lui donner pour successeur celui de nos vice-présidents qui l'avait si souvent suppléé durant sa longue maladie. M. le Dr Charles Lafon avait donné à notre *Bulletin* d'excellents travaux, son livre sur les *Ex-libris et fers de reliure périgourdin* reste un modèle : une magnifique élection, le 9 novembre 1944 le porta au fauteuil et cinq fois de suite nos assemblées générales lui ont renouvelé leur entière confiance.

Depuis la « Libération », la Société a adopté le projet de refonte de ses statuts conformément à la loi de 1901 sur les associations : il est encore à l'étude au ministère. Elle a repris avec un succès inespéré par ces temps restés difficiles, ses excursions archéologiques : Sept en trois ans ! — elle a publié hier l'*Histoire de la poste aux lettres*, de notre président et le *Périgord préhistorique*, œuvre de notre vice-président D. Peyrony, sortira sous peu. Bien plus, en participant, sous le couvert de l'Union touristique du Périgord, à la Foire-Exposition et 1948, notre compagnie a nettement marqué qu'elle n'entend pas s'enfermer dans une tour d'ivoire : elle s'associera de grand cœur à toute initiative, publique ou privée, n'ayant en vue que la mise en valeur de ce joyau national qui s'appelle le Périgord.

Au train ordinaire de ce monde, vous l'avez hélas ! éprouvé, il n'est pas de chronique, si courte soit elle, qui ne s'accompagne d'un long nécrologe. Rappel obligatoire de la fragilité de notre condition, rappel aussi à l'humilité nécessaire...

Au cours de ce dernier quart de siècle, avec quelle profonde tristesse n'aurons-nous pas vu disparaître de nos réunions les membres les plus estimés de notre association, ceux qui par leurs travaux consciencieux et leur dévouement à nos intérêts matériels et moraux, leurs généreux dons d'archives, de livres ou d'archives à leurs yeux particulièrement chers, ont grandement contribué à notre rayonne-

ment spirituel et à notre prospérité ? Les noms d'Albert Dujarric-Descombes, de Charles Durand, d'Eugène Roux, du professeur Testut, de Richard de Boysson, de Louis Diéon, de Pierre Bourrinet, du marquis de Fayolle, de Maurice Féaux, de Dannery, du comte de Lestrade, d'Elie de Biran, de Robert Villepelet, de Xavier de Monteil, de Decoux-Lagoutte, de Tauziac, de Bourrinet, de Darpeix, de Fournier de Laurière, du général Cazalas, du chanoine Roux, de Charles Anblant, du commandant Amadien, de l'archiprêtre Prieur, d'Annet Dubut, de l'abbé Farnier, s'ils sont présents à nos mémoires et se pressent sur nos lèvres, occuperont dans la bibliographie locale une place souvent égale à celle des érudits les plus connus du siècle dernier, et leur œuvre sera souvent plus durable. Pour avoir personnellement approché la plupart de ces grands travailleurs et de ces purs patriotes, pour avoir tant gagné aussi à leur précieux commerce, je leur ai voué ma gratitude de fils adoptif.

J'entends encore le vibrant appel que lors de notre Cinquantenaire le marquis de Fayolle, après avoir rendu un ultime hommage à tous nos disparus, adressait aux vivants, — « ces vivants, proclamait-il, sur qui repose tout l'espoir de notre Société ». Il n'est pas, Dieu merci, resté sans écho. Tout comme à la bataille, de nouvelles recrues ont comblé les vides que la mort ouvrait dans nos rangs. L'époque qui a vu s'associer à nos travaux un Emile Dusolier, un Charles Lafon, un Jean Maubourguet, un Eugène Aubisse, un Marcel Secondat, un Georges Rocal, un L'Honneur, un Darpeix, un Franck Delage, un Bourgon, un Blanc, un Jean Secret et d'autres encore, n'est pas de celles qui s'effaceront de nos annales, car déjà, les fruits ont passé la promesse des fleurs ! La Société, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, se montre riche de réserves et chaque mois nous confirme dans la certitude que de nouveaux talents sont prêts à se manifester. C'est en particulier un encourageant spectacle de voir, toujours plus nombreux, les membres des divers degrés de l'Enseignement public demander à entrer dans notre Société. Ils sont d'ordinaire assez réfléchis pour ne se décider qu'en pleine connaissance de cause et leur adhésion implique une confiance qui nous honore dans l'objectivité de nos recherches et la neutralité de notre position.

Heureux symptôme aussi que d'avoir vu s'agréger à notre association tant de représentants du « Second Sexe » : auditrices assidues, excursionnistes alertes, auteurs de travaux attachants et neufs, elles sont là, dirait-on, pour donner l'exemple de l'ardeur au travail, de l'attention soutenue et de la fidélité dont tant d'hommes s'avèrent de plus en plus incapables.

En vérité, l'étape que vient de franchir la Société historique et archéologique, la dernière avant de fêter son Centenaire, ne le cède ni par les ouvriers ni par les œuvres à celles qui l'ont précédée. Après la reconnaissance officielle d'utilité publique (1886), quelle plus grande consécration pour une institution comme la nôtre, d'entrer, comme on dit, « dans les mœurs » et de répondre à un besoin toujours plus impérieux, de connaissance ? Ce sera l'honneur de ceux qui ont jusqu'à maintenant cheminé dans notre sillon et partagé toutes nos vicissitudes, d'avoir contribué à faire revivre, dans la multiplicité de ses aspects, le passé de notre département et fomenté l'amour du col natal, tout en servant un idéal scientifique qui trouve en lui-même sa récompense.

M. DUSOLIER, vice-président, prononce ensuite avec une visible émotion, l'éloge du professeur Testut, « son professeur » ; voici le texte de ce discours fort goûté.

Je n'étais encore qu'un étudiant, tout au début de ses études à la faculté de médecine de Bordeaux, où je me préparais à affronter le concours d'entrée à l'école du service de santé militaire, que je connaissais déjà le nom de Testut.

Et j'avoue que lorsque j'abordai, quelques mois plus tard, la ville de Lyon, je ne connaissais des professeurs auxquels j'ai dû ma formation que son seul nom. Et ce nom, je ne devais jamais l'oublier, car Testut, pour de nombreuses générations d'étudiants, même pour ceux qui ne l'ont approché que par son *traité d'anatomie*, reste inoubliable. Son nom demeure inséparable de leurs études. Il a été le guide : il a été le maître et, pour tout dire, le professeur.

Il ne fut pas, en effet, qu'un savant et, pourtant quel savant ! Je serais tenté de dire, si je ne craignais de porter atteinte à sa mémoire, que ce fut même là sa moindre gloire. Il fut, avant tout et surtout, professeur : le professeur Testut.

Je le revois encore, dans les bâtiments de la faculté, marchant de ce pas rapide à allure militaire qui lui était habituel, sanglé dans une redingote hermétiquement boutonnée où, seul, jetait une note claire le sobre ruban de la médaille militaire qu'il avait rapportée des champs de bataille de la Loire, en 1870, attentif à répondre aux multiples saluts que son passage soulevait, sans que son visage s'éclairât jamais d'un sourire.

Et c'est avec le même visage austère que je le revois faisant son entrée dans le plus grand des amphithéâtres, trop petit, souvent, pour contenir la foule des étudiants assidus à son cours où son

apparition soulevait des applaudissements auxquels il répondait par une courte inclination de la tête

Et le cours commençait. Pendant une heure d'horloge, sans une note sous les yeux, sans une reprise dans son débit, de sa voix brève, légèrement scandée qui portait, claire, jusqu'aux derniers gradins de son auditoire, illustrant le plus souvent sa parole par des schémas lumineux, tracés au tableau qui était à sa portée, il nous tenait sous l'emprise de son exposé, d'où étaient bannies toutes digressions inutiles.

Je me souviens qu'en cette première année où j'assistais à son enseignement, c'est au système nerveux central qu'il consacrait ses leçons. Comme tout devenait clair quand Testut avait parlé, qui eût été singulièrement abstrus, puisé à d'autres sources !

Je ne ferai pas mystère que l'élève qui prétendait recueillir le cours de Testut sans lacunes — et comment faire autrement alors que son traité n'était qu'au commencement de sa publication ? — était soumis à un rude surmenage. Pas de phrases creuses où l'esprit peut se détendre, la main se retenir d'écrire.

Inutile de dire que le professeur Testut était sévère aux examens. Ayant conscience de sa clarté, il ne pouvait voir dans l'insuffisance d'un étudiant au jour de l'épreuve, que la marque de sa paresse ou le signe qu'il s'était abstenu de paraître à son cours.

Mais il savait trop bien, lui qui me fit un jour cet avertissement, en gare de Périgueux, alors que l'un et l'autre nous attendions le train de nuit qui devait, en une fin de vacances, nous ramener à Lyon, qu'il était obligé de revoir périodiquement son anatomie, qu'il eût été inhumain de tendre des pièges aux candidats. Les questions posées par lui étaient simples, mais il y voulait des réponses nettes. Et quand il percevait dans le dire du candidat soumis à son verdict, la reproduction des propres termes de ses leçons, il abdiquait par degrés de son impassibilité d'examineur et à la façon dont il congédiait l'interrogé dans l'intonation des mots : « Je vous remercie », l'intéressé savait que le maître était content et que la note donnée ne s'éloignerait pas du maximum.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'il avait un penchant particulier pour les étudiants venus du Périgord. Mais comme ne se trouvaient exceptionnellement, parmi eux, d'autres sujets que ceux qui se destinaient à la médecine militaire, il déplorait que la scolarité rapide à laquelle les dévouait le règlement de leurs études, ne lui permit pas de les retenir plus longtemps sous son égide.

Car Testut, s'il aimait passionnément une science élevée par lui à la

hauteur d'un sacerdoce, sacrifiant tous les profits faciles qu'il eût pu tirer de l'exercice légitime d'une clientèle, où il eût connu incontestablement des succès qui lui garantissaient tous ses titres, il ne cessa jamais d'être attaché à son Périgord natal et à tout ce qui le lui rappelait.

Léo Testut, mort à Caudéran, près de Bordeaux, le 16 janvier 1925, était né à Saint-Avit-Sénieur, le 22 mars 1849, d'un père originaire du pays agenais et d'une mère née dans ce même Saint-Avit. Mais le ménage de ses parents ayant, de bonne heure, transporté son habitation à Beaumont-du-Périgord — l'enfant n'avait alors que trois ans — il considéra toujours, par la suite, Beaumont comme son pays natal.

Le ménage Testut n'eut que cet enfant dont l'intelligence précoce ayant frappé le vicaire de la paroisse, celui-ci le présenta, après lui avoir enseigné les premiers éléments du latin, au petit séminaire de Bergerac pour la classe de cinquième. Dans cet établissement le jeune Testut ne connut que des succès et il accéda facilement au baccalauréat.

Ses familiers ont dit que le professeur de Lyon aimait à rappeler ses débuts et, avec une joie naïve, dont seules pourraient sourire les personnes à l'esprit chagrin, se plaisait à leur confier qu'il avait constamment obtenu le prix d'excellence dans les établissements d'éducation où il avait poursuivi ses humanités.

Son baccalauréat obtenu, dans l'obligation de choisir une carrière, Testut opta pour les études médicales et, dans ce but, se fit inscrire à la faculté de Bordeaux. Il habita alors au n° 33 de la rue Bouffard, chez Mme Clissey dont, plus tard, il devait épouser la fille.

Il était sur le point de devenir interne des hôpitaux quand la guerre de 1870 interrompit ses études et fit du futur savant le soldat de deuxième classe Testut, incorporé à la deuxième compagnie du premier bataillon des mobiles de la Dordogne, sous les ordres du capitaine de Losse, le bataillon étant commandé par le commandant de Chadois, le régiment par le colonel de Nattes.

Nommé sergent-fourrier peu après son incorporation, il prit part à la glorieuse bataille de Coulmiers, remportée par le général d'Aurelle de Paladines, mais aussi hélas ! à celle de Loigny, moins glorieuse pour nos armes, où il fut fait prisonnier, à la fin de cette journée qui faillit coûter la vie au général de Sonis, et il fut un des médecins qui lui prodiguèrent leurs soins.

Rendu à la liberté, les hostilités terminées, il reprend sa place à la faculté de Bordeaux où chacune des années à venir va marquer un

nouveau succès dans la voie des concours qu'il poursuit. Interne des hôpitaux en 1871, aide d'anatomie en 1873, chef de clinique obstétricale en 1874 préparateur de physiologie en 1875, chef des travaux d'anatomie en 1878, il prépare l'agrégation d'anatomie à laquelle il est reçu en 1880. Il enseigne alors, pendant quatre ans, à Bordeaux sous la direction de son maître Bouchard, puis occupe, comme professeur titulaire, la chaire d'anatomie de Lille pendant deux ans. C'est alors que Lyon lui confie la même chaire qu'il occupera et qu'il illustrera pendant trente-trois ans, de 1886 à 1919.

Testut perdit sa femme, emportée en quelques jours, autour de l'année 1900. Ce n'était pas qu'une épouse, tendrement aimée, que la mort lui prenait. On faisait courir le bruit, entre étudiants de mon temps, que Madame Testut était une auxiliaire précieuse des travaux de son mari, attentive à classer ses notes, à recopier ses manuscrits, à corriger avec lui les épreuves qui venaient de l'imprimerie, bref ingénieuse à lui apporter toute l'aide dont elle était capable, heureuse de communier avec lui dans le vaste labeur qu'il s'était imposé.

On comprend la perte que représenta pour Testut la disparition d'une telle compagne et qu'il n'ait cherché d'autre consolation à son deuil que dans un travail accru. « Désormais seul et volontairement seul » comme l'a écrit le professeur Latarget, son élève et son successeur dans sa chaire, « étranger à toute rêverie, à toute distraction mondaine qui aurait pu être un dérivatif à son travail, il aima toute sa vie l'anatomie pour elle-même... Il l'aima jalousement, avec avarice, avec passion ».

Testut fut, en effet, jusqu'à ses derniers jours, un travailleur infatigable et c'est à sa table de travail que la mort l'arracha, en pleine vigueur physique et intellectuelle, lui épargnant les infirmités d'une vieillesse languissante.

N'ayant pas eu la joie d'avoir d'enfants, le professeur Testut a fait de la Société historique et archéologique du Périgord, dont il était membre depuis le 1^{er} septembre 1881, sa légataire universelle, s'inscrivant ainsi, et de fort loin, à la tête de ses bienfaiteurs et montrant également par ce geste combien il l'aimait et tenait à se survivre en elle, lui recommandant, suprême marque de confiance, son tombeau de famille dans le cimetière de Beaumont, la priant de veiller attentivement sur lui.

C'est à partir du jour où, suivant son expression, « la loi inexorable des retraites lui eut ôté sa chaire et son laboratoire » que, préparée de longue main, l'œuvre de Testut, comme historien, fut livrée au public.

En moins de six ans, il va publier six forts volumes consacrés à son pays natal, dans la fierté de pouvoir élever ce monument aux lieux qu'il aimait.

Deux volumes sont consacrés à raconter l'histoire de la bastide de Beaumont, que Lucas de Thauney fonda en 1272. Deux autres forment le récit des événements révolutionnaires à Beaumont ; un cinquième a trait à la vie communale dans la petite ville au cours du XVIII^e siècle. Le sixième est l'histoire de la *Société populaire des Amis de la Constitution* à Beaumont.

Dans chacun de ces ouvrages on trouve le même souci de clarté, de précision, de documentation, de critique qui a présidé à la rédaction de son traité d'anatomie.

Il serait trop long d'en faire ici l'analyse, mais il faut retenir le soin de l'auteur à présenter des livres d'une tenue irréprochable, mérite d'autant plus grand que Testut était bien assuré de ne jamais rentrer dans ses frais d'édition, mais son désintéressement était complet et, comme s'exprimait jadis le chanoine Entraygues : « Historien, M. Testut a fait de l'art pour l'art, comme anatomiste, il a fait de la science pour la science. »

Quoiqu'il eût alors plus de 65 ans, Testut n'hésita pas à reprendre du service quand survint la première guerre mondiale et, avec son collègue, le professeur Pitre, il dirigea à Bordeaux, avec le grade de médecin principal de première classe — nous disons aujourd'hui médecin-colonel —, l'hôpital neurologique établi dans l'école de Saint-Genès.

Le professeur Testut eut, un jour, la pensée d'aborder la politique. Les succès électoraux des docteurs Pozzi et Peyrot le tentèrent, un instant. La destinée n'homologua pas sa tentative. Ne le regrettons pas. A la mort du conseiller général du canton, il songea à le remplacer au conseil général de la Dordogne. Il ne fut pas élu. Rejeté par le suffrage populaire, il ne manifesta aucune rancune ou, s'il en manifesta, il prit rapidement parti de son échec et s'adonna, avec plus d'application, aux études historiques dont l'aurait infailliblement détourné un succès électoral.

Testut fut également un préhistorien et, sans parler de publications d'un moindre intérêt qui, cependant, pour tout autre que lui, auraient suffi à une notoriété du meilleur aloi, je me bornerai à évoquer sa retentissante communication parue dans le bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon, en 1889, sous le titre de *Recherches anthropologiques sur le squelette quaternaire de Chancelade*, qu'avaient découvert, enseveli sous les foyers magdaléniens de Raymondien, MM. Hardy et Féaux.

Léo Testut est mort commandeur de la Légion d'honneur et décoré de nombreux ordres étrangers, mais c'est de sa médaille militaire qu'il demeura toujours le plus fier. Voici vingt-cinq ans qu'il repose dans le cimetière de Beaumont, dans ce tombeau qu'il a confié à la sollicitude de notre Société, où la pensée de tous ceux qui l'ont connu l'entoure pieusement.

Messieurs, le Périgord peut être fier de Testut, et notre Société, à la reconnaissance qu'elle lui doit pour ses largesses, peut ajouter le juste orgueil de l'avoir compté parmi ses membres. Ce fut une belle figure de savant, un de ces savants qui honorent le pays qui les a vu naître et dont la gloire dépasse largement les frontières de leur patrie.

Et je ne saurais mieux terminer ces lignes consacrées à un Maître vénéré entre tous qu'en rappelant les paroles prononcées par le marquis de Fayolle, alors président de notre Société, dans la séance du 5 février 1925, lorsqu'il en annonçait la mort aux membres présents : « Si nous perdons dans le docteur Testut un confrère éminent par ses qualités de cœur et d'esprit, sa mémoire restera vivante en nous, et notre reconnaissance ne laissera périr ni son exemple, ni son souvenir. »

M. Jean SECRET, secrétaire adjoint, a la parole pour présenter la carte des Eglises de la Dordogne dont il est l'auteur. Notre concitoyen M. Mercier-Lachapelle s'est bénévolement chargé de transposer ce magnifique travail de statistique sur une toile de grand format. Il en a fait une œuvre d'art, en mettant tout son talent de dessinateur au service de l'archéologie religieuse du département, dont l'effort poursuivi depuis quatre ans par M. Secret fait éclater toute la richesse. La carte des Eglises est destinée au grand Séminaire de Périgueux.

La carte de M. Jean Secret comprend toutes les églises et chapelles de l'ancien diocèse de Périgueux (découpe en 1317 en deux diocèses : Périgueux et Sarlat, et redevenu diocèse de Périgueux après la Révolution). Y figurent donc des églises actuellement dans les diocèses d'Angoulême, de Bordeaux et d'Agen. Par contre, les enclaves dans la Dordogne des diocèses de Limoges et de Cahors y sont représentées. Soit 830 édifices, sauf les chapelles de châteaux dont l'inventaire est en cours.

Des signes particuliers représentent les églises romanes sans coupoles, à une ou à plusieurs coupoles, les églises gothiques, les

églises modernes, les églises à trois nefs, les cathédrales, les abbayes et prieurés, les églises des Templiers et Hospitaliers, les églises fortifiées, les édifices classés Monuments Historiques ou inscrits à l'inventaire des Monuments historiques. On a indiqué aussi les clochers-murs et les lanternes des morts.

(Pour la bonne lisibilité de la carte et la reproduction photographique, il n'a pas été possible, en ce qui concerne les églises à coupoles, de différencier les formes des coupoles : trompes, pendentifs, etc. Ce sera l'objet d'une carte spéciale.)

Outre l'intérêt de présenter ainsi un inventaire exhaustif des églises de la Dordogne, cette carte révèle, d'un aspect synthétique, un certain nombre d'indications utiles et notamment :

a) *L'implantation des coupoles.* — Au nombre d'environ 160 (175 en comptant en Charente les anciens archiprêtres de Pillac et de Peyrat), elles ne sont pas réparties dans une seule zone mais existent à peu près dans tout le diocèse. Il y a cependant un quartier de plus grande densité jouxtant la Charente (laquelle compte environ 140 coupoles ou 150, en comptant les 2 archiprêtres précités).

Il s'avère que seule une carte complète des coupoles du Centre et du Sud-Ouest de la France éclairerait définitivement la « question des coupoles » par l'étude minutieuse de leur zone de dispersion.

b) *Les églises à files de coupoles.* — La carte s'écarte peu de la liste établie par M. Aubert, dans sa réédition du livre de Lasteyrie, *L'art religieux en France à l'époque romane* (Paris, Picard, 1929), p. 171, et devenue classique. On a supprimé Ligneux et Paunat, mais on a ajouté Saint-Astier et Saint-Martin-de-Ribérac.

c) *Répartition des clochers-murs.* — Leur dissémination est assez large. A noter cependant que les clochers-murs (plus de 200) sont plutôt dans la moitié Sud-Est du diocèse.

d) *Réparation des églises modernes.* — C'est en Bergeracois qu'elles sont le plus nombreuses et cela marque, peut-être, les zones où les guerres anglaises, puis les guerres de religion ont exercé le plus de ravages. Mais ce n'est qu'une présomption, car la richesse locale ou le zèle religieux ont pu raser au xix^e des églises qu'on aurait pu réparer.

Il serait vivement souhaitable, conclut M. Jean Secret, que des cartes du même genre fussent établies dans tous les départements du Sud-Ouest. La chose est aisément réalisable en Charente, puisque l'étude de M. Jean George, *Les Eglises de France. Charente*. (Paris Letouzey, 1933), est un inventaire exhaustif et méthodique de ces édifices. Relativement facile en Gironde, puisque le livre de M.

Brutails, *Les Vieilles églises de la Gironde* (Bordeaux, Férét, 1912) constitue un inventaire partiel ; très facile aussi en Limousin, grâce aux travaux de M. A. de Laborderie publiés soit dans le *Bulletin* de la Société archéologique et historique du Limousin, soit à part (*Quarante églises limousines* [Limoges, 1916]).

En définitive, des cartes de ce type constituent la base indispensable des grandes synthèses archéologiques que l'avenir tentera pour les écoles et familles d'églises du Sud-Ouest.

M. SECONDAT a accepté de donner à la Société la primeur des recherches qu'il poursuit lui-même, depuis des années, sur les forges du Périgord méridional. Il sait donner à sa causerie un tour alerte, émaillé de termes du terroir, qui tient l'attention en haleine. Notre collègue obtient le succès le plus mérité.

Les sables sidérolithiques qui couvrent une grande partie de notre département ont donné des concrétions ferrugineuses, le plus souvent des blocs abandonnés par les sables (*brasiers* de Monpazier, *bournets* de Rouffignac), et de la mine en grains en surface ou en poches.

Aussi, les carrières de minerai de fer, toujours à ciel ouvert, sont rares ; des puits peu profonds, de 10 à 20 mètres au plus, suffisaient à vider les poches et presque toujours la mine était plus simplement ramassée en surface, portée à paniers à la forge ou à pleines bastes par des bêtes de somme et des théories d'anissiers.

La fonte du minerai se faisait au charbon de bois, et le Périgord était aussi riche en bois qu'en minerai.

Dès l'époque gauloise, on signale l'exploitation intensive de la mine trouvée en surface dans la région de Piégut, à *Sarconat*, près d'Excideuil, à la *Maison-Blanche*, commune d'Agonac. Cette exploitation se continue pendant toute la période gallo romaine, non seulement dans le Nord du Périgord, mais encore à *Chabinet*, commune de Béleymas, où M. Jouanel, de Bergerac, a pu recueillir deux culots d'amphore romaine mêlés aux scories.

M. Barrière, dans les bois de Puyrochers, près de Piégut ; M. Bardy, à la *Maison-Blanche*, ont retrouvé ces fours, creusés dans le sol, où le fer était obtenu directement par la méthode catalane, importée par les Romains.

Cette exploitation rudimentaire de nos minerais se continua pendant tout le Moyen-Age, toujours à la catalane, dans des fours souterrains, de plus grandes dimensions. Lorsque les provisions de mine et de charbon de bois étaient épuisées sur un emplacement, on

allait creuser un nouveau fourneau, parfois à quelques centaines de mètres seulement.

C'est ce qui explique les multiples amas de laitiers trouvés un peu partout dans nos forêts et qui permettent de repérer les forges volantes ou de plein air des *Grands-Bols*, entre Laurière et Cubjac, de St-Orse, Gabillou, Nailhac ; des *Chanfours* de Sorges, de la *Bougonnie*, des *Garris* à Montclar ; de *Puymartin* à Marquay ; de *Belle-Selve* à Fleurac ; du *Trou du Loup* à Bèleymas ; des *Devises* à St-Marcory, etc...

Dans le dernier quart du xv^e siècle, l'invention du haut-fourneau qui permet la production de la fonte, l'application du moteur hydraulique au soufflet de forge, amènent l'abandon des forges de plein air et la construction de forges plus importantes sur tous nos cours d'eau.

Les plus anciennes citées dans nos archives, sont celles de Sarliac ou de *La Bonnetie* (1477) ; le moulin à fer de *St-Clair* à St-Martial-de-Nabirat (1490) ; les forges de *la Doux* au Bugue et de *Ches-Baillet*, à Savignac-de-Nontron (1501) ; *Jomelières*, près de Javeilhac (1505) ; Auberoche, près du Change (1516) ; Montclar (1525) et *Laudinie* à St-Cernin-de-Reilhac, fondée par Jehan de La Douze en 1525.

La fonte, dirigée sur des moules, donnait des pots, des marmites, des coquemars, des chaudières à sucrerie pour les îles des Antilles, des canons pour la marine, des boulets, des bombes, des plaques de cheminée. La fonte était réduite en fer et battue dans les affineries et les chaufferies bâties tout près du fourneau.

Le mouvement était donné par des roues à aubes aux soufflets du fourneau, de l'affinerie, de la chaufferie, au gros marteau et à la forerie des canons, qui étaient coulés pleins, puis étetés et forés.

Les canons pesant jusqu'à 20 quintaux, étaient transportés de la forge aux ports du Monstier, du Bugue ou de Mouleydier sur des charrettes traînées parfois chacune par neuf chevaux, les attelages étant requis pour le service du roi et ayant le droit de passer partout, même à travers blés et vignes. Ils étaient chargés sur des bateaux plats, ou *coureaux*, qui les amenaient à Libourne où des bateaux du roi (le « Cent Flammes », la « Vierge ») les chargeaient pour les amener à La Rochelle.

Au xviii^e siècle, l'Angleterre, abandonnant le charbon de bois, chauffa ses fourneaux au coke. Nos forges, ne pouvant disposer sur place de houille de qualité suffisante, ne supportèrent la concurrence qu'au moyen de droits de douane imposés aux fers étrangers.

En 1860, le libre échange permettant l'entrée des fers d'Angleterre,

de Belgique et surtout de Suède, tua nos forges du Périgord. Les plus prospères, avant de s'éteindre, ne fabriquèrent plus, jusqu'à 1885 ou 1890, que des plaques de cheminée.

M. le Président proclame les deux lauréats du Prix Napoléon-Magne : M^{me} GARDEAU et M. Albert GRANGER, dont le *Bulletin* de 1948 a publié les excellents travaux.

L'ordre du jour étant épuisé, M. LE PRÉSIDENT invite l'assistance à se rendre dans le petit salon du premier étage, où un vin d'honneur lui sera servi dans une ambiance du meilleur ton.

LE CONGRÈS D'ÉTUDES RÉGIONALES DE PÉRIGUEUX (4, 5 et 6 juin 1949)

En choisissant la ville de Périgueux comme siège de son second Congrès d'études régionales, à deux jours de la date fixée pour fêter le 75^e anniversaire de la fondation de notre Compagnie, la Fédération historique du Sud-Ouest, qui groupe depuis 1947 toutes les sociétés savantes du ressort de l'Académie de Bordeaux, a voulu rendre un public hommage de gratitude à l'une des celles d'entre elles qui ont le mieux rempli leur mission éducatrice. On conçoit que ce geste ait été fort sensible à la Société historique et archéologique du Périgord : nos concitoyens ont été flattés d'accueillir sur le sol périgourdin une élite d'érudits venus des provinces limitrophes.

La séance inaugurale du Congrès s'est tenu le samedi 4 juin, à 15 heures, dans la grande salle de la Chambre de Commerce de Périgueux, en présence d'une assistance choisie. M. Renouard, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, et président de la Fédération historique, présidait. A ses côtés avaient pris place M. Lalande, secrétaire général de la Préfecture de la Dordogne, représentant M. le Préfet de la Dordogne ; M. Pugnet, maire de Périgueux, et M. le Dr Lafon, président de la Société historique et archéologique. Aux premier rang des fauteuils voisinaient M. le Professeur Higounet, secrétaire général de la Fédération et M. Géraud Lavergne, notre secrétaire général, M. le Proviseur du Lycée, qui

a contribué pour sa part à la réussite du Congrès, M. S. Blanc, directeur de la VII^e circonscription des Antiquités préhistoriques, M. Malvesin-Fabre, président de la Société archéologique de Bordeaux, M. Du Foussat, président de la Société historique et archéologique de Saint-Emilion, M. Gauthier, conservateur du Musée de l'Evêché à Limoges, etc.

Après que M. le Dr Lafon et M. le Maire eurent prononcé, à l'adresse des nombreux congressistes, des paroles de cordiale bienvenue, M. Renouard rappela le but que vise la Fédération historique du Sud-Ouest, tout de liaison et de coordination des efforts dans le domaine de l'histoire provinciale ; il annonça la réapparition des *Annales du Midi* qui sera désormais l'organe des Universités de Bordeaux et de Toulouse, et montra avec force l'intérêt toujours actuel, et profondément humain, qui s'attache aux recherches historiques désintéressées.

Un vin d'honneur offert à ses invités et à ses hôtes par la Société historique et archéologique permit sans plus d'éloquence de juger que l'amitié et la solidarité scientifiques ne sont pas de simples formules de style.

Trois quarts-d'heure plus tard, dans les salles du Lycée de garçons, mises très obligeamment par M. le Proviseur à la disposition de la Fédération, commençaient pour chacune des sections du Congrès, les séances de travail prévues au programme.

Elles furent suivies, un peu avant dîner, d'une visite de la Cité de Périgueux, dirigée pour les antiquités gallo-romaines, par M. Dandurand et pour l'église Saint-Etienne et la chapelle Saint-Jean, par M. Jean Secret. M. le chanoine Marquay avait tenu à faire les honneurs de la nouvelle sacristie.

Le dimanche 5 juin, pour la Pentecôte, les séances de travail continuèrent de 9 heures à midi, A 12 heures 30, un banquet réunit à l'hôtel Fénelon membres de la Société et congressistes. A la table d'honneur, aux côtés de M. le doyen Renouard, étaient placés M. Pugnet, maire de Périgueux, M. Grenouiller, président de l'Union touristique du Périgord, M. le Dr Lafon, M. Higounet, M. le bâtonnier Amédée de Lacrousille, M. le Professeur Guillaumie, M. Géraud Laver-

gne. On notait, aux autres tables, M^{mes} Renouard et Higounet, M. le Professeur Vallois, de l'Institut, et M^{me}, MM. les Professeurs Arqué, Grimal et Barrière, M^{lles} Duparc et Boesch, de Genève, M. Malvesin-Fabre, M. Du Foussat, M. Gauthier et M^{me}, MM. Jouanel, J. Durieux, Corneille, Aubisse et J. Secret, M. Albert Pestour, M. Edme Goyard, etc.

L'excellent repas servi par le maître-queux Passerieu, chez qui les traditions de la gastronomie périgourdine restent à l'honneur, était arrosé de vins de choix offerts par la Société historique et archéologique. L'atmosphère de sympathie et de belle humeur qui ne cessa de régner durant ces agapes portait témoignage de la satisfaction des convives.

Au dessert, M. le Président Lafon donna connaissance des excuses reçues de M. Yvon Delbos, ministre de l'Éducation nationale, et de M. le Préfet de la Dordogne. Il lut une fort belle lettre de M. le Professeur Pittard, ancien recteur de l'Université de Genève, exprimant son regret de ne pouvoir assister aux manifestations du 75^e anniversaire, dans ce Périgord où il a fait de si belles découvertes préhistoriques.

Dans une de ces improvisations brillantes dont a le secret, M. le bâtonnier de Lacrousille se réjouit d'assister « en amateur » à un Congrès où pour une fois, il n'était pas question de revendications corporatives ou sociales, un Congrès d'« honnêtes gens », au sens classique du terme, que guide et qu'exalte l'amour du passé et du sol natal ; il conclut par un courtois madrigal en l'honneur des dames présentes.

Dans un à-propos spirituellement rimé, M. Albert Pestour célébra l'Amitié française.

M. le doyen Renouard se plut à constater qu'en Périgord Bien-dire et Bien-manger restent des arts jumeaux. Il rendit hommage à l'effort soutenu de la Société historique et archéologique et souhaita que les travaux du Congrès de 1949 fissent l'objet d'une publication spéciale.

M. Malvesin-Fabre exalta en préhistorien averti la fertilité scientifique du Périgord, et leva son verre à la fraternité toujours plus grande, toujours plus efficace entre érudits du Sud-Ouest.

M^{lle} Duparc, chargée de Cours à l'Université de Genève,

termina la série des toasts, remercia M. le trésorier Corneille de l'avoir invitée à faire ce voyage avec son amie M^{lle} Boesch, déléguée aux Beaux-Arts. Evoquant le temps où elle assistait dans ses fouilles M. le Professeur Pittard, elle sut, avec un rare bonheur d'expression, mais avec beaucoup d'émotion aussi, définir le Périgord comme un pays d'où « l'on voit loin », dans le temps et dans l'espace, et célébra l'esprit d'hospitalité de nos compatriotes.

L'oratrice avait touché la corde sensible et un double ban, dirigé par Maître de Lacrousille, fut battu en l'honneur des deux distinguées représentantes de la nation helvétique, sœur fidèle de la nôtre.

Le reste de l'après-midi de dimanche fut consacré aux dernières séances de travail du Congrès. Une visite au Musée du Périgord où le « Christ aux outrages » de G. de La Tour retint surtout les congressistes, un tour rapide dans la basilique Saint-Front, sous la conduite de M. Jean Secret, terminèrent cette journée si bien employée.

En l'honneur des congressistes, une courte excursion, s'inspirant de celle de 1903¹, avait été organisée par MM. Lavergne et Granger. Le lundi 6 juin, à 8 heures, deux cars bien garnis prenaient le départ de Périgueux.

La première halte fut Chancelade, où la petite chapelle Saint-Jean et la façade de l'église abbatiale firent l'objet d'explications données par MM. Lavergne et Secret.

Par un ciel éclatant, Saint-Astier fut atteint ensuite. La vieille collégiale si souvent touchée par les guerres, fut présentée par M. Jean Secret, à la suite de qui l'on s'engagea allégrement dans les vis étroites et obscures qui mènent sur les reins des voûtes.

La troisième étape était le château de Neuvic, dont l'Isle refléchit la masse imposante.

A l'ombre des magnifiques frondaisons qui protègent la cour intérieure, M. Lavergne retraça rapidement l'histoire de ce bel édifice : son architecture, plus tourangelle que périgourdine, fait penser aux châteaux de la Loire. M. et M^{me}

(1) Le lecteur se reportera au compte-rendu publié dans le *Bulletin*, t. XXX, p. 407-412.

Challe, les aimables successeurs des Fayolle de Mellet, firent aux visiteurs les honneurs du grand salon ovale et des divers appartements où sont conservés quelques beaux souvenirs.

Les cars furent rejoints à la Robertie pour gagner la butte de Grignols à travers une campagne aux riches cultures.

M. André Jouanel, accueillit la caravane au pied du château des Talleyrand-Périgord, dont il est propriétaire. Sous sa conduite et grâce à ses savantes explications, pas un détail ne fut perdu de la vieille forteresse du ^{xiii}^e siècle, pieusement restaurée et aménagée en petit musée par notre vice-président : les belles cheminées sculptées du ^{xv}^e siècle retinrent tout particulièrement l'attention. M. et M^{me} Jouanel avaient d'ailleurs réservé aux excursionnistes la plus agréable des surprises et c'est le verre en main, devant des assiettes de délicieux gâteaux, qu'on put apprécier une fois encore les aimables usages de notre province.

Quand M. le Dr Lafon eût porté la santé de ses hôtes, M. le Professeur Higounet prit à son tour la parole pour remercier la Société de l'accueil si cordial qu'elle avait réservé aux membres du Congrès. Il se réjouit du succès de ces trois journées d'études dont il avait établi le programme en parfait accord avec M. Géraud Lavergne et les membres du Bureau.

Le retour par la vallée du Cerf et la Rampinsolle se fit à vive allure. A 13 h. 30, on se séparait en se donnant rendez-vous quelque part en Gascogne, pour l'année prochaine.

On ne saurait trop se féliciter de la réussite du Congrès de Périgueux. De telles manifestations resserrent les liens existant de longue date entre les érudits des pays méridionaux et témoignent de la vitalité de nos sociétés savantes.

Plusieurs membres de la Société historique et archéologique du Périgord avaient tenu à s'associer aux travaux du Congrès.

A la section des Antiquités préhistoriques et gallo-romaines (vice-président, M. S. Blanc), MM. Blanc et Bourgon firent une communication sur le gisement paléolithique du Moulin-Blanc, à Faurilles et M. Dandurand exposa les résultats des fouilles de Vésone en 1948.

A la section d'Archéologie du Moyen Age, que présidait M. Jean Secrel, celui-ci présenta sa carte des Eglises et M. Legendre, architecte des Monuments historiques, dressa le tableau des réalisations et des projets du service des Beaux-arts dans le département de la Dordogne.

A la section d'Histoire du Moyen Age, M. Secondat décrivit les forts de l'évêque de Périgueux Frolaire et suscita un vif intérêt ; M^{me} Gardeau, par son étude sur la bastide de Villefranche-de-Longchapt, s'attira de la part de M. le Doyen Renouard, qui présidait, les félicitations les plus justifiées.

A la section d'Histoire moderne et contemporaine, M. Géraud Lavergne, qui présidait en l'absence de M. le Professeur Dartigue-Peyrou, fit un exposé sur le marquisat d'Excideuil au xviii^e siècle, d'après un document inédit. Notre vice-président, M. Joseph Durieux, parla du passé de la truffe et de l'art de la conserve en Périgord ; M. Déroulède étudia « l'esprit d'humanité et la notion de valeur humaine chez les écrivains périgourdins ».

Des échanges de vues, toujours courtois et fort suggestifs, ont suivi ces communications auxquelles il est regrettable qu'une plus large audience n'ait été assurée. A dire vrai, les fêtes de la Pentecôte avaient éloigné de Périgueux le plus grand nombre de personnes susceptibles de s'intéresser aux diverses questions du programme et d'apprécier la qualité des participants.

Tout compte fait, la Société historique et archéologique peut-être fière d'avoir si généreusement contribué à donner aux manifestations des 4, 5 et 6 juin 1949 un éclat qui ne s'effacera pas de si tôt de la mémoire de tous ceux qui y ont assisté.

GISEMENT PRÉHISTORIQUE DE LA COMBE DE LABORIE, A VALOJOULX (Dordogne)

La commune de Valojoux est située près de la rive gauche de la Vézère, à 6 kilomètres en aval de Montignac. Elle se compose essentiellement de côteaux souvent escarpés (cotes de 200, 215 m.), séparés par des vallonnets étroits et profonds,

La principale coupure, orientée Est-Ouest, est parcourue par le ruisseau du Pozaudou, coulant au niveau de 130 mètres environ, en partie bordé de roches, tantôt formant falaise, tantôt discontinues.

A 150 mètres en amont de Valojoux, très près du « moulin de Madame », sur le côté gauche de la vallée, un îlot rocheux, dit Roc de Laborie, émerge parmi les cultures. La face Nord regarde la vallée ; ses autres faces sont séparées des côteaux voisins par un vallonement large de 40 à 50 mètres, dit « Combe de Laborie ». La forme de l'îlot est presque ovale. La partie supérieure forme terrasse ; sur la face Sud, le haut du rocher formait autrefois un abri peu profond ; la corniche est effondrée, et les blocs en provenant avaient roulé sur la pente ⁽¹⁾.

La parcelle de cette face Sud (n° 52 de la 1^{re} division de la Section C dite du Manègre), seule partie de la butte où il ait pu exister un habitat, présentait un talus de pente modérée, n'excédant pas 4 mètres 50 en hauteur. Le gisement caché par ce talus n'a qu'un dizaine de mètres de largeur. Bien que peu considérable, il apporte des documents sur une période archéologique qui n'a pu être encore étudiée en Dordogne qu'en un petit nombre de lieux, la fin du Magdalénien et l'apparition de l'Azilien.

Le haut du talus est stérile, le rocher affleurant presque sous l'humus. La fouille effectuée dans les parties moyenne et inférieure du talus a montré trois zones, qui sont en allant de bas en haut : une terre jaune-clair, très serrée, dure, souvent concrétionnée ; — une terre rouge, argilo-calcaire, plus ou moins foncée, plus ou moins dure ; — une terre noire, épaisse de 30 à 50 centimètres, très friable ; — le tout parsemé de blocs et de pierrailles.

I. — ZONE DE L'ARGILE JAUNE (Planche I)

Cette zone était stérile à sa base, sous laquelle venait un blocage très difficile à détacher. Il n'existait pas de séparation entre cette zone et celle qui était au-dessus. Ainsi, c'est

(1) Le bloc le plus gros a 3 m. 50 de longueur, 1 m. 60 de hauteur et 1 m. 30 de largeur.

au contact de la terre rouge et de la jaune que avons recueilli une bonne lame retouchée. Notons succinctement quelques pièces :

Nuclei peu nombreux, dont un pyramidal haut de 106 mm. avec base irrégulièrement elliptique (46/30 mm.) Peu de grands éclats : Pas de pic ; un perçoir sur éclat, à pointe un peu lourde. Une seule bonne lame (n° 1) ayant les deux bords retouchés, l'extrémité étroite (11 mm.) visiblement utilisée comme un ciseau ; deux talons ovales retouchés.

Quelques *couteaux à dos*, retouchés surtout vers l'extrémité antérieure, une sorte de pointe au bout du tranchant (n° 2).

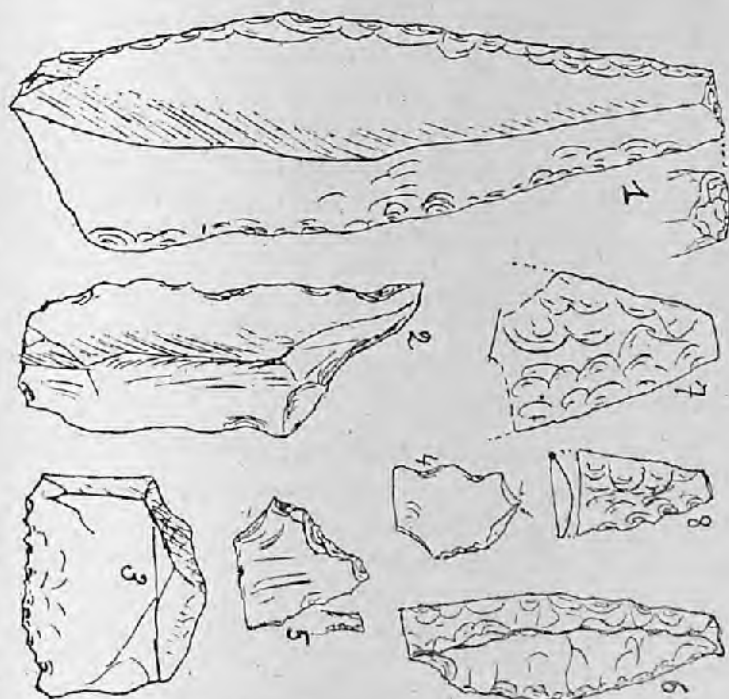


Planche I : Pièces de l'argile rouge (grandeur réelle)

Des *tranchets* dont un double. Des *pièces quadrangulaires* (n° 3), dont les petits côtés semblent quelquefois accom-

modés ; une pièce complexe, avec coche à un bout, un côté retouché et la troncature un peu esquillée.

Les *burins* ont été plus nombreux que le grattoirs ; les plus longs atteignent 80 et 85 mm ; quelques-uns sur angle de lame avec troncature oblique retouchée.

Les *grattoirs* sur lames ont été plutôt rares ; notons en un long de 66 mm., quelque peu pédonculé, et un autre, long de 76 mm., qui a le côté gauche retouché. Parmi les grattoirs sur éclats, deux grattoirs courts (non circulaires) ; une pièce triangulaire se termine par un petit museau plat. Pas de forme circulaire.

Quelques éclats avec *coches*. Pas de *racloirs* bien typiques.

Les *pointes planes* à pointe façonnée ne sont pas absentes, mais moins nettes que dans la zone supérieure.

Microlithes : une fine lamelle-grattoir ; de petits éclats ayant râclé ou gratté, dont un grattoir long de 27 mm. seulement, à dos abattu ; un minuscule triangle à pointe et bords utilisés ; des micro-burins assez nets (n^{os} 4, 5), dont un a un pan très retouché ; trois autres sont longs de 18, 20 et 19 mm.

Notons à part une petite *pointe* (n^o 6), mousse à un bout, avec un court pédoncule, retouchée d'une façon qui fait penser au Solutrén ; un fragment de *feuille de saule*, un morceau de *feuille de laurier* en calcédoine, avec les deux faces également taillées (n^{os} 7 et 8).

II. — ZONE DE L'ARGILE ROUGE (Planche II)

La zone de l'argile rouge, bien distincte physiquement de la jaune, mais sans séparation occlusive, n'était pas séparée non plus de la terre noire par une strate stérile ; la séparation était cependant facile à observer, tant la coloration était différente. Voici nos principales observations pour cette zone.

Nuclei les uns larges, les autres longs employés pour dégager des lames ou des éclats étroits. Quelques *rabots*, dont un presque pyramidal, haut, 32 mm., base presque ronde de 45/40 mm. ; un rabot-racloir mixte. Des *éclats triangulaires* non retouchés, assez souvent utilisés, qui ne nous paraissent

pas obtenus systématiquement. Quelques forts *lancants*, quelques *perçoirs* légers, dont un est un peu déjeté à droite et a un bord utilisé.

Les *lames*, généralement étroites, sont un peu meilleures que celles de la zone supérieure. Quand elles sont retouchées, c'est seulement sur une partie des bords, surtout au talon ou près du talon. La plus belle (long. 73 mm. largeur moyenne 25), ovale, à l'extrémité presque pointue, le talon arrangé, le bord droit si fortement ébréché qu'il en est comme denticulé et le bord gauche coupant légèrement utilisé.

Longs de 25 à 60 mm., des *tronçons de lames*, et aussi de petits éclats quadrangulaires, ont souvent la troncature assez nette, et quelquefois retouchée. Quelques rectangles ont un dos retouché. Remarquons une encoche à chaque bout d'un tronçon long de 38 mm. *Couteaux à dos* souvent en partie brut et en partie retouché. Notons un fort couteau long de 56 mm., retouché sur la partie antérieure du dos. Quelques *tranchets*, en général petits et voisins du faciès méso et néolithique ; un *ciseau* solide, qui a dû en outre servir de couteau à l'occasion ; quelques *gouges*.

Les *burins* sont dans la proportion de 10 pour 16 grattoirs, longs de 70 à 27 mm. ; types en bec-de-flûte, sur angle ou transversal, où même voisin du bec-de-perroquet.

Parmi les *grattoirs*, quelques-uns sur lames assez bons, dont le plus fort (long. 82 mm.) a les bords très ébréchés ; des grattoirs sur éclats, le plus souvent courts (27 à 46 mm.). Pas de pièce complètement discoïde, mais plutôt la forme éventail. *Racloirs* de qualité moyenne ; notons un racloir double du genre lamellaire ; un fort outil, très usagé, long. 77 mm., à talon épais.

Quelques *pointes planes*, généralement petites (long. 24 à 38 mm.). Ce sont des sortes de microlithes par leur étroitesse (largeur de 9 à 12 mm.) (nos 1, 2, 3, 4).

Pièces microlithiques : les lamelles à dos abattu sont assez nombreuses (ex. nos 6, 7, 8, 9, 11). Il faut signaler spécialement les lamelles à *dos courbe* retouché plus ou moins finement, qui n'existent pas dans la zone inférieure ; un crois-

sant très fin (n° 25) et plusieurs fragments de style analogue (n° 18). D'autres microlithes ont servi de grattoirs divers ou de racloirs (n° 13, 14, 15, 16). Quelques *microburins*, dont le n° 12 et le n° 10 très retouché (long. 25, larg. 15).

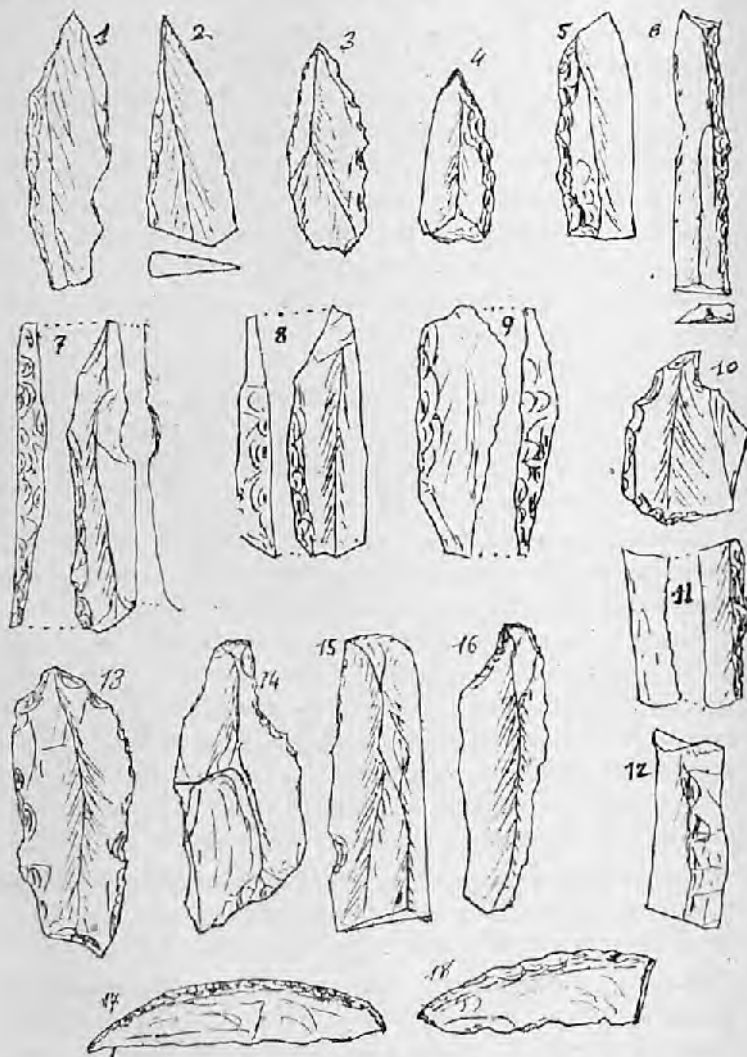


Planche II : Pièces de l'argile rouge (grandeur réelle)

III. — ZONE DE LA TERRE NOIRE (Planche III)

La terre noire, d'aspect calciné, semblait être mêlée de cendres. Nous nous sommes demandés s'il n'y avait pas là des résidus de la fabrication du charbon de bois (usuelle dans le pays), ou d'une petite forge au bois utilisant le minerai de fer natif (travail fréquent en Périgord de temps immémorial), ou simplement la combustion par incendie des arbres et abrisseaux garnissant les talus. Mais aussi la vue de la coloration très noire d'une forte partie du gisement mésolithique du Roc du Barbeau, près du Moustier, nous porte à penser que cette coloration peut faire partie des caractères matériels de cette période archéologique.

Cette zone était certainement remaniée dans sa partie superficielle. Comme dans un très grand nombre de gisements du Périgord sous abri rocheux habités très longtemps, même jusqu'au Moyen-âge, nous avons trouvé là un mélange de plusieurs époques. Nous n'en avons pas moins recueilli tout ce qui nous a paru intéressant au cours du déblaiement de la terre superficielle et des pierrailles entassées au pied du talus¹.

L'occupation la plus récente a été gallo-romaine : fragments de tuiles à rebord, col de cruche triflé, fragment de jarre orné d'un rinceau en arabesque (Bas-Empire), lessons divers, clous en fer forgé à tête plate (long. 8 cm.). Des scories de fer peuvent être anciennes ou modernes. Avec cela on trouve des tessons de couleur noire, grise et rouge clair, ayant l'apparence de l'époque du bronze et de l'époque gauloise, peut-être même de l'époque néolithique ; un tesson est orné d'un cordon d'impressions digitales.

En outre, cette zone a donné un très grand nombre de silex très variés. D'abord, un nombre élevé de nuclei, les uns de

(1) L'existence de cette sorte de muraille a été remarquée par notre confrère P. Barrière, qui a cru y trouver la base d'un rempart d'oppidum protohistorique (*Revue des Etudes Anciennes*, 1934, n° 1). Nous avons examiné longtemps cette muraille, notamment en en détruisant une partie pour aborder le gisement, et nous avons la conviction qu'elle n'est nullement le vestige d'un rempart.

type paléolithique supérieur, les autres de type plutôt moustérien, mais sans exclure la possibilité du néolithique.

Il y a eu là abondante fabrication sur place d'outils en silex.

Parmi les éclats, de toutes formes, nous retenons des *éclats triangulaires*, évoquant un type moustérien. Ce faciès apparaît aussi dans des racloirs, dont un au moins est caractérisé ; des sortes de *bifaces*, soit se rapprochant du disque, soit faisant racloir double ; des ébauches de grattoirs sur éclats ou sur bouts de lames grossières, etc.

Un sondage dans le bas du talus, et en avant du pied du talus, a atteint le rocher (dont la pente est rapide) sans rien trouver qui appartint au paléolithique inférieur ou moyen. Au cours de ce sondage, à 60 cm. de profondeur, s'est rencontré un fragment de *feuille de laurier* en silex calcédonieux blanc, qui a dû glisser entre les éboulis avant le colmatage du sol.

La terre noire a donné aussi des silex d'allure évoluée, qui font penser tantôt à l'aurignacien, tantôt au magdalénien. Il reste l'impression d'un paléolithique final, une fois qu'on est dégagé des mélanges de surface.

Nuclei: Plusieurs remarquables par leur forme pyramidale, avec nombreux enlèvements de lames ou lamelles sur le pourtour ; des *nuclei* à dos bombé, dont un haut de 0.063 avec base presque circulaire ; des *nuclei* en « sabot de cheval », de forme très régulière ; des rabots doubles ; des formes allongées, peu larges, dont une sorte de gouge (long. 0.82), ayant un côté très maché par l'usage.

Plusieurs *pics* dont un bien conformé, à la pointe usagée, et un côté taillé pour donner une forme régulière. Quelques *tarauts* et *perçoirs*, pièces vigoureuses ; pas de perçoirs fins. Beaucoup de *lames* utilisées, mais peu de lames retouchées ; quelques talons accommodés, arrondis ou ovalaires. — *Couteaux* à dos nombreux ayant le dos soit naturel, soit accommodé et plus ou moins retouché ; longueur maxima 0.092. — *Tranchets* ou *Ciseaux* : éclats utilisés par un bord rectiligne transversal à l'axe de la longueur. Eclats et tronçons de lames *quadrangulaires* (longs de 60 à 22 mm.), ayant

un côté long utilisé comme couteau, parfois un dos accommodé, et plusieurs fois un des petits côtés accommodé pour

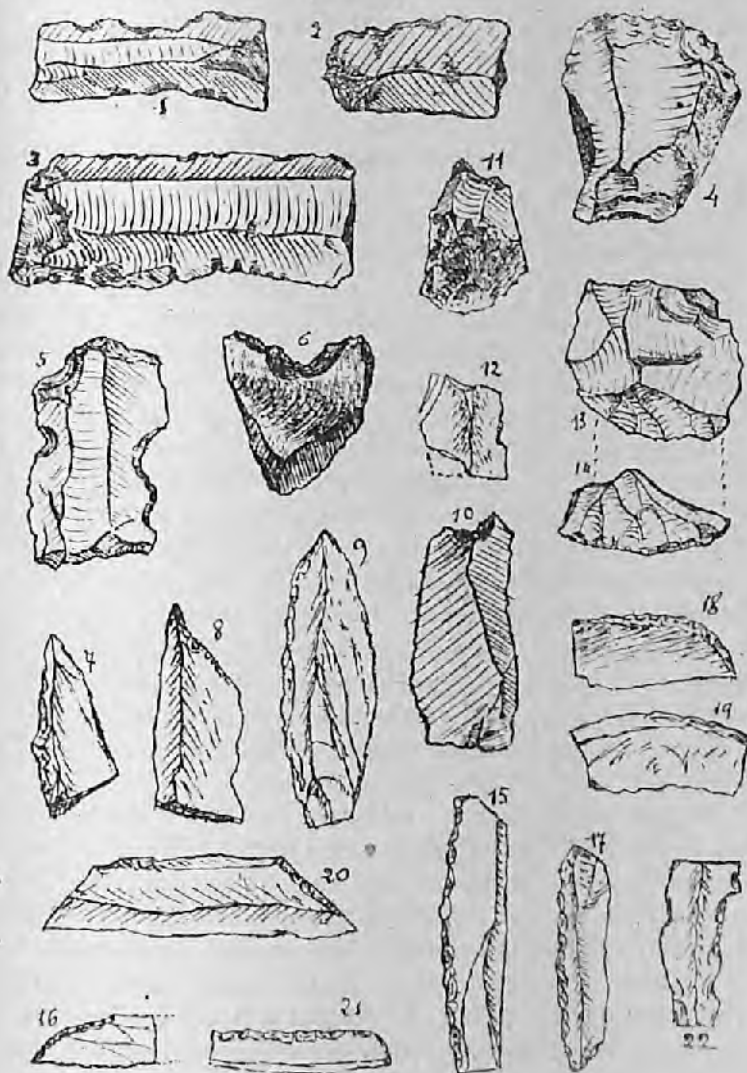


Planche III : Pièces de la terre noire (grandeur réelle)

ajustage en série probablement. Les troncatures nous sem-

blent un peu moins soignées que dans la zone plus ancienne. (n^{os} 1, 2, 3).

Burins pas très nombreux, le plus long a 110 mm. et le plus court 36 mm. ; le plus souvent à pans simples, relativement larges ; quelques pans obtenus par retouches abattant un bord ; quelques burins sur angle de lame ; très peu de burins doubles.

Les *grattoirs* sont nettement plus nombreux que les burins (presque 4 pour 1), tandis que, dans l'argile rouge, le rapport est à peine de 2 contre un. Nous avons des formes grossières aussi bien que des formes classiques ; têtes en arc régulier ou en arc « ogive » ; les plus longs ont 86 et 79 mm. Notons un grattoir transversal rectiligne étroit ; un seul grattoir museau ; un grattoir en forme de petit bloc (dimensions 24/32). Puis un groupe de grattoirs de petite dimension, dont un en éventail (longueur 20 mm. ; tête large de 23, n^o 4), et quelques-uns à peu près circulaires. Parfois des traces d'utilisation sur un des côtés par esquilles et ébréchures.

Des *coches*, en nombre relativement important, soit sur éclats soit sur lames ; un de ces objets a deux coches symétriques (n^{os} 5 et 6). — Pour les *racloirs*, rien de particulier. Les *rabots* sont plus nombreux que dans la zone rouge.

Pointes planes : plusieurs éclats fins et petites lames triangulaires doivent être regardées comme des pointes de trait, aux côtés plus ou moins retouchés ; longueur allant de 40 à 50 mm. ; talon parfois accommodé (n^o 7, 8). La pointe n^o 9 a un côté rabattu et l'autre un peu esquillé.

Microlithes. Dans cette catégorie, notons d'abord deux micro-burins, longs de 15 mm., faits par un petit enlèvement d'un côté et une légère retouche d'autre part (n^{os} 11 et 12). — Comme grattoirs, un petit bloc mesurant 0.03/0.02 (n^{os} 13, 14) ; tranchet à coche ; micro-grattoir en éventail. Petit couteau à dos abattu (long de 35 mm., n^o 15) ; lamelle-canif à talon (long. 24) ; petites pointes à retouche partielle (n^o 16) ; pointes burinantes ; diverses lamelles à dos abattu (n^o 21), dont certaines font un outil complet (n^o 17) ; quelques lamelles à dos courbe, abattu régulièrement (n^{os} 18, 19) ; une lamelle en trapèze, par conformation naturelle, presque sans aucune

retouche (n° 20) ; deux très petits éclats de cristal de roche paraissant utilisés. On remarquera le n° 22 qui a l'apparence d'un talon de pointe à cran.

Une *boule* de silex, dans sa gangue, n'a reçu aucune retouche ; nous ne saurions dire si elle a eu quelque usage (diamètres de 40 et 45 mm.).

Conclusions

Après avoir analysé les objets trouvés, si l'on considère l'ensemble du gisement, de la base au sommet, on remarque d'abord l'absence de séparations entre les trois zones qui ont été distinguées à cause de la forte différence de coloration. Il semble que l'habitat doit avoir comporté non pas trois épisodes séparés par des temps d'inoccupation, mais une suite continue. La zone jaune-clair, à la base du gisement, a des détails qui paraissent appartenir d'une part au Périgordien, d'autre part au Solutréen. La patine des silex, ne peut servir de critère séparatif ; car la couleur blanchâtre et même blanche de quelques pièces existe dans les trois zones.

Si nous laissons de côté les formes banales, non typiques, de burins et de grattoirs, il reste comme points particuliers : le travail sur éclats, très fréquent par rapport au travail sur lames, — la présence de grattoirs courts, qui deviennent plus nombreux à mesure qu'on s'élève dans le gisement (mais sans vrais discoïdes), — l'emploi de microlithes, dont une certaine quantité de microburins, — des lamelles à dos abattu, parmi lesquelles il faut signaler surtout celles qui, ayant le dos courbe, ont d'une façon plus ou moins parfaite la forme du « croissant » ou « quartier d'orange » ; — la présence de petites pointes à face plane.

Il semble donc que ce petit gisement représente, dans sa majeure partie, l'extrême fin du magdalénien avec le début de l'azilien. Dans les études qu'il a consacrées à l'azilien périgourdin (surtout Longueruche et l'abri de Villepin), D. Peyrony a fait ressortir la présence des grattoirs courts, des lames et des burins à troncature (droite ou oblique) retouchée, et des lamelles à bord courbe avec dos abattu. Ce

sont ces caractères que nous trouvons dans l'outillage lithique de la Combe de la Borie ¹.

Il manque un outillage en os ou bois de cervidés ; nous avons trouvé uniquement deux petits fragments de baguettes. Cette lacune nous a préoccupés pendant nos fouilles. On ne peut guère admettre que tout un outillage en matière osseuse ait été anéanti par l'humidité ou absorbé par l'argile, puisqu'il est resté de la faune. Peut-être faut-il admettre qu'il y avait très peu d'outils faits de cette substance et que l'industrie du bois jouait un rôle très important dans ce gisement ; dans ce cas, les sagaies et harpons pouvaient être faits de baguettes de bois pourvues de pointes ou de barbelures en silex, consistant spécialement en éclats ou lamelles à dos abattu.

La faune comprend du cheval, du mouton (ou chèvre ?), du bœuf ², du sanglier, du cerf (une base de bois), et probablement une base de bois de renne. Cette faune indique bien la fin des temps paléolithiques et le commencement de la faune moderne.

♦♦

L'objet que nous figurons planche IV a été rencontré non dans le gisement, mais à quelques mètres en avant du pied du talus, dans la terre arable ; nous croyons qu'il a fait partie du gisement et en a été arraché lors du bouleversement de la partie superficielle. C'est un silex en forme de tronçon de branche, ou, pourrait-on dire, en forme de bâton de commandement, en T. La couleur extérieure est ocre jaune ; les cassures montrent à l'intérieur une couleur un peu plus foncée. Long de 122 mm. avec largeur de 72 à 33 mm., cet objet a une épaisseur maxima de 26 mm. ; la section est elliptique. Sur les deux faces on voit un très grand nombre

(1) Notre gisement a été cité au nombre des gisements périgourdiens à matériel azilien par D. Peyrony, que nous avons prié de visiter nos travaux, dans ses monographies de Longueruche (1934) et de l'Abri de Villapin (1935). Nos travaux, commencés en 1931, ont pris fin en 1935. Tous les objets trouvés ont été remis au musée des Eyzies.

(2) Notamment une partie importante d'un squelette de petit bœuf (tête, mâchoires, dix vertèbres, côtes, os de jambes, trouvé dans l'argile rouge, très près de la terre noire.

de raies extrêmement ténues, mais presque toujours groupées à diverses places, s'entrecoupant et même formant un quadrillage très serré. En outre, des traits courts sont incisés sur les côtés arrondis ; près de la partie la plus large, 6 traits d'un côté et 12 de l'autre ; près de l'extrémité opposée, 8 traits pareils. C'est tout-à-fait analogue aux « marques de chasse » tracées sur des objets en os ou bois de renne du paléolithique.

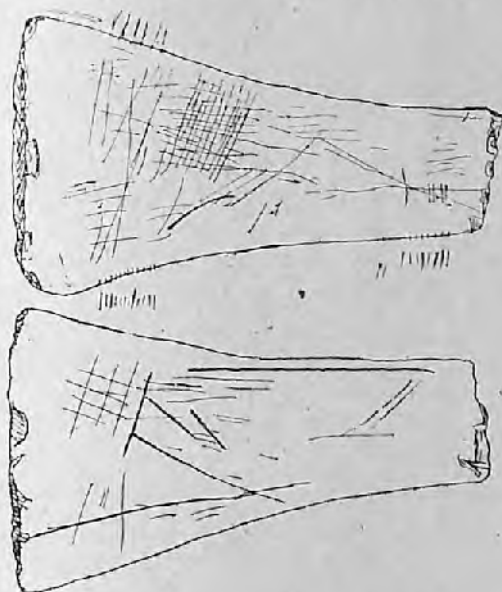


Planche IV : Bâton de silex strié et coché (1/2 grandeur)

Nous n'avons pu discerner là aucune figuration d'objet déterminé ; les lignes tracées sont sans doute une sorte de jeu, et non une ornementation de sens calculé. Cette pièce est la seule du gisement de Valojoux qu'on puisse rapprocher d'une manière quelconque de la catégorie des objets décorés du paléolithique final et de l'azilien.

Franck DELAGE.

LES TRAVAUX DE CAMPAGNE DE GIVERZAC, PRÈS DE DOMME

Avant de regagner Paris, pour la durée de l'hiver, il m'est agréable de donner à la Société historique et archéologique du Périgord, la primeur des résultats des recherches effectuées dans les bois de Giverzac, en vue de retrouver des vestiges de ruines se rattachant, peut-être, à l'histoire de Domme et de ses alentours.

Nos observations, encore bien sommaires, peuvent se résumer de la sorte :

Le terrain sur lequel se développe le réseau de vieux murs est exactement situé entre les bâtiments dispersés de l'agglomération de Giverzac, et la route de la Borie Blanche, à 300 mètres environ au Nord de cette route.

Il se trouve inscrit dans un rectangle de 300 mètres de côté Nord-Sud et 250 mètres de côté Est-Ouest.

Sur trois faces, Est, Sud et Ouest, le terrain considéré est entouré d'un mur de soutènement des terres, de 2 mètres de hauteur environ, formant plate-forme, sur la plus grande partie du pourtour.

En dehors de deux chemins qui traversent ce terrain, le cheminement est assez difficile : bois de chênes-verts enchevêtrés, ravins broussailleux et épineux, mousses abondantes, cachent souvent les murs et en défendent l'approche.

Les murs sont de profil variable : tantôt à fleur de terre, tantôt plus élevés, ils atteignent parfois la hauteur de 2 mètres. Leur largeur à la base varie entre 0 m. 80 et 2 mètres.

Malgré quelques brèches, ouvertes pour le passage, ils peuvent être suivis de bout en bout.

Bâtis en pierres sèches ou dans un mortier de terre crue, on n'y trouve apparence ni de chaux, ni d'aucun ciment. Néanmoins, en certaines parties, ils paraissent encore solides.

Sur son pourtour Sud et Ouest, ce terrain donne d'excellentes vues sur Domme. Sur la partie Nord, formant plateau,

l'œil embrasse une grande étendue de la région environnante.

Il commande la vallée par laquelle passe la route de Groléjac, par la Borie Blanche.

Après quelques reconnaissances d'ensemble, des levés réguliers, faits à la boussole et à la chaîne, ont été effectués, et ont permis d'étayer quelques hypothèses admissibles sur la destination des ouvrages reconnus.

Il est permis d'affirmer que les murs considérés étaient systématiquement orientés et faisaient partie d'un tout cohérent en vue d'une installation de troupe et d'une défense préconçue.

Ils n'ont rien de commun avec des murs ou levées de pierres destinés à assurer la protection de cultures, telles que celles de la vigne. Aucun terrain — même de bonne terre, des environs — ne permet une supposition de ce genre.

Ces murs s'adaptent parfaitement aux formes du terrain et sont judicieusement renforcés par des petits ouvrages et des variations du tracé, pour procurer des vues et assurer des flanquements.

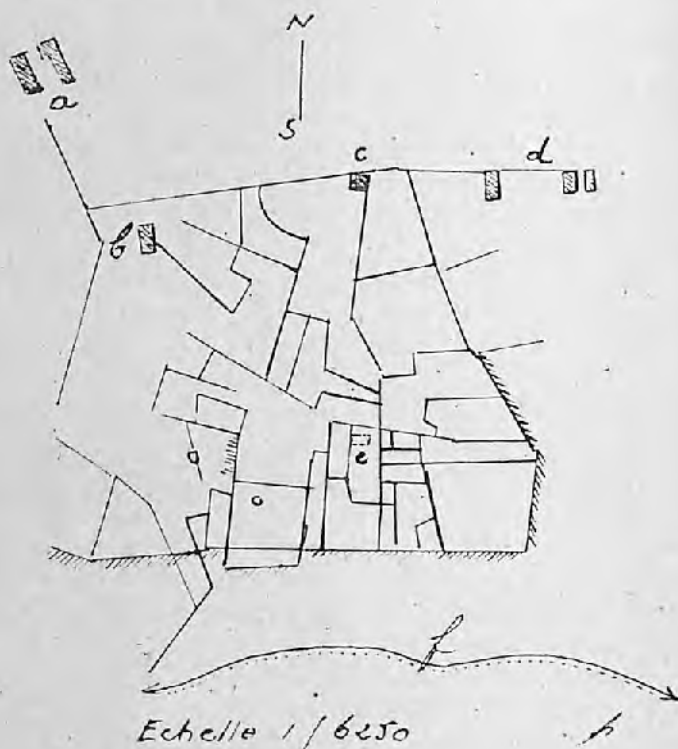
Une maison ruinée — située en *a* du croquis — est comprise dans l'ensemble et au cœur du système. Elle possède des ouvertures à ras du sol, qui font penser à des créneaux horizontaux — regards ou soupiraux de cave ?

Une particularité nous a particulièrement frappés, c'est que l'ensemble de l'organisation est axé, selon des lignes géométriques très nettes, et particulièrement la droite *a b* — au centre — qui est exactement orientée sur le Nord — et que la base *c d* du système est orientée Est-Ouest, sur toute la face Sud.

Nous avons également constaté que le chemin conduisant au « Battu », point culminant du plateau, et ensuite à la ferme du Château, est *encadré* de vestiges de murs qui devaient, vraisemblablement, assurer l'intégrité des communications, sur les parties découvertes de la position, et en direction du Château.

Pour nous assurer de la précision de notre relevé, exécuté avec des instruments très simples, nous l'avons comparé

avec le plan cadastral et nous avons eu la grande satisfaction de constater que le dessin de nos murs, sur le terrain, correspondait parfaitement au dessin de ces murs sur le plan-parcellaire.



De cet ensemble d'observations, encore insuffisamment poussées, et que des fouilles ultérieures pourraient heureusement compléter, n'est-il pas possible d'oser une hypothèse, qui, si elle ne se trouvait pas soutenable, par la suite, aurait au moins l'avantage de provoquer de nouvelles recherches et de nourrir la controverse ?

Nous risquons la suivante :

Pendant la période d'occupation de Domme par les Anglais, il semble possible qu'un parti Français ait organisé défensivement la colline de Giverzac, et y ait établi un camp,

pour une garnison de quelques centaines d'hommes, sur les pentes qui font face à la bastide occupée.

A notre connaissance, aucun document ne vient encore appuyer cette hypothèse, mais des fouilles sur le terrain, et des recherches dans les bibliothèques, rendront-elles, peut-être, acceptable cette traduction et ajouter un maillon de vérité à notre histoire locale, déjà si intéressante par tant de points.

On peut accéder à la position étudiée, — soit en se portant en voiture jusqu'au Château de Giverzac — d'où l'on gagne à pied cette position, par « Le Battu » — 600 mètres environ, soit en garant la voiture sur la route de la Borie Blanche — avec arrêt à 300 mètres de la position ¹.

Le terrain sur lequel se trouve les vestiges de murs décelés, appartient — pour la partie située dans le bois Sud et Est, à M. Truquet, du hameau de Giverzac. — La partie du terrain située dans les bois à l'Ouest et sur le plateau appartient à M. Gay, propriétaire du Château de Giverzac.

Domme le 25 septembre 1948.

Colonel BOUET.

NOTE SUR UN TABLEAU DE L'ÉGLISE DE TRÉLISSAC

Au cours de la séance du 5 septembre 1946, M. Secret avait attiré l'attention de nos collègues sur un tableau du ^{xvii}e placé dans le transept de l'église actuelle de Trélissac, mais provenant de l'ancienne église et dont le sujet semblait assez énigmatique.

Cette toile de 1 m 50 × 1 m 20 environ, dont la peinture est assez fortement écaillée, représente un évêque agenouillé devant une apparition de la Vierge. Dans un petit cartouche au bas du tableau, M. Secret avait lu « Martin ou Martial ou Maurice., evesque d'Agen - 1669 ».

Ayant pu examiner de très près le tableau, j'ai pu constater que l'inscription doit se rétablir de la façon suivante :

¹(1) Le Président du Syndicat d'Initiative donnerait à ce sujet, toutes les précisions nécessaires.

S. CAPRAISE
martir - évesque
d'Agen
1669

Il s'agit donc de l'évêque agenais du iv^e siècle auquel une chapelle de l'ancienne église de Trélissac était consacrée ¹.

Le savant chanoine Marboutin, d'Agen, à qui j'ai soumis une photo de ce tableau, a bien voulu, avec une bienveillance dont je tiens à le remercier à nouveau, m'indiquer par la note suivante, qu'à son sens, l'artiste a interprété librement la légende de Saint Caprais (dont le titre épiscopal a d'ailleurs fait l'objet de discussions passionnées chez les érudits agenais) :

« Le tableau dont vous m'avez envoyé la photographie est
» une de ces nombreuses figurations du saint agenais, accom-
» modée au gré du peintre ou des donateurs. La légende de
» Saint Caprais raconte que celui-ci, 1^{er} évêque d'Agen,
» vivait au début du iv^e siècle. C'était au moment d'une per-
» sécution violente contre les chrétiens. Dacien envoyé par
» l'empereur Maximilien, comme préfet d'Aquitaine, s'était
» transporté à Agen (*Aginnum*) où il fit arrêter, emprisonner
» et martyriser un grand nombre de chrétiens. Sainte Foy,
» jeune fille de bonne famille, fut arrêtée et martyrisée sur la
» place publique. L'évêque Caprais quitta la ville et se réfugia
» dans une grotte sur la montagne qui domine la ville, et où
» maintenant se trouve le monastère et l'église des Carmes,
» au dessus de la gare.

» Là, dans la grotte, il priait pour connaître la volonté de
» Dieu. Il vit sur la place d'Agen Sainte Foy martyrisée ; il
» demanda à Dieu de lui faire connaître ce qu'il devait faire.
» A cet instant il appuya les mains contre le rocher, et il en
» sortit une source abondante qui coule encore. Il comprit
» que Dieu l'appelait au combat ; il descendit de la colline,
» fut arrêté et martyrisé. Voilà résumée la légende de Saint
» Caprais. Le tableau de l'église de Trélissac montre l'évêque
» agenais priant Dieu de lui faire connaître sa volonté. Il est

(1) J. Secret, *Les églises de la Quinte*, B.S.H.A.P., 1946, page 157.



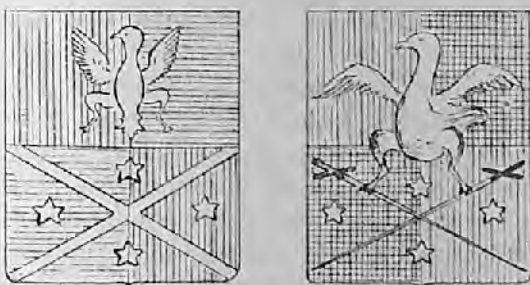
Saint Caprais d'Agen
(Tableau de l'église de Trélissac)

» à genoux devant un autel rustique; dans le lointain, au bas
» de la colline, le paysage d'Agen où Sainte Foy souffrait le
» martyr. Quant à la Sainte Vierge tenant l'enfant Jésus, le
» peintre a voulu, je suppose, exprimer que le saint invo-
» quait Dieu et la Vierge pour savoir ce qu'il avait à faire ».

L'artiste semble bien en effet avoir voulu représenter le Saint alors qu'il vient de recevoir la réponse du Ciel à son ardente prière. Mais au lieu de la source jaillissante, c'est l'Enfant divin tenu par la Vierge, qui, en lui remettant la symbolique palme, lui indique son devoir d'aller rejoindre dans la plaine son troupeau décimé et subir lui-même le martyre.

L'évêque est représenté anachroniquement coiffé d'une mitre blanche brodée de rinceaux de couleurs diverses, et revêtu de la chape d'or. Il tient la palme dans la main droite, et de la gauche une crosse à la volute volumineuse et très ornée. L'antependium de l'autel devant lequel il est agenouillé est orné d'un blason que j'ai pu lire ainsi :

Ecartelé, 1 et 4 de gueules, 2 et 3 de sable, à l'aigle d'argent essorant, brochant sur les quatre quartiers et s'appuyant sur deux épées posées en sautoir sur 3 et 4, accostées de quatre étoiles d'or.



Blason de la famille de Veyrel

Or, dans l'*Armorial de la noblesse du Périgord*, de Froidefond, figurent à la page 515 du tome I, les armes de la famille de Veyrel de la Järthe, de Grézelou, relevées, il est vrai, d'une façon légèrement différente :

Coupé, au 1 parti de gueules et d'azur à l'aigle d'argent brochant ; au 2 également parti de gueules et d'azur chargé d'un sautoir (ou croix de Saint-André) d'argent brochant, cantonné de quatre étoiles dont deux posées sur la ligne du parti.

La différence est sans doute le fait de l'artiste qui a peut-être interprété à sa fantaisie les armes qu'il avait à reproduire (l'aigle n'a plus rien d'héraldique). Quoi qu'il en soit, aucun doute ne semble permis en ce qui concerne l'attribution de ces armes. M. de Froidefond les signale en effet sur deux tableaux religieux dont l'un se voyait encore en 1858 dans la chapelle de la Jarthe et l'autre dans l'église de Trélissac. Ce dernier ne peut être que celui qui nous occupe.

M. Decoux-Lagoutte indique dans ses *Notes historiques sur la commune de Trélissac* (page 77) que les principales familles de la paroisse avaient leur tombeau dans une chapelle latérale de l'église, tels les Chaudru dans la chapelle Saint-Roch, les de Jehan dans la chapelle Saint-Jean, les Veyrel dans une 3^e chapelle...

Le sujet de notre tableau semble donc bien confirmer que la chapelle des Veyrel était la chapelle dédiée à Saint Caprais dans l'ancienne église de Trélissac. Je n'ai pu déterminer l'emplacement exact de cette chapelle. En supposant que le chanoine Brugière, dans la note citée par M. Decoux-Lagoutte, ait mentionné dans l'ordre les titulaires des 6 chapelles latérales, la chapelle Saint-Capraise devait être la chapelle du milieu, soit au nord, soit au sud de la nef. Ceci semble confirmé par le fait que, sur le contrefort intérieur qui sépare les chapelles, on remarque encore pour les deux chapelles centrales, les traces de scellement d'un tableau au dessus de l'emplacement de l'autel, alors que les chapelles contigües au chœur, ont, à cet endroit, une console destinée à recevoir une statue. Les deux autres chapelles sous le clocher, complètement dénaturées, ne peuvent plus fournir aucune indication. Un vénérable nonagénaire, né et ayant toujours vécu à Trélissac, que j'ai interrogé à ce sujet, n'a pu, bien que sa lucidité soit encore extraordinaire, me donner aucun détail intéressant à ce sujet.

Quel fut le donateur du tableau et à quelle occasion fut-il exécuté ? Une étude sur la famille Veyrel pourrait sans doute nous éclairer et le sujet serait, me semble-t-il, de nature à exercer la sagacité et l'érudition de nos collègues mieux placés que moi-même pour les recherches généalogiques.

Le *Livre vert* de Périgueux¹ mentionne un Jean Veyrel, conseiller en 1621 et maire de Périgueux en 1622 et 1623 ;

Hiérosme Veyrel, sieur de la Jarthe, 1^{er} consul en 1639 ;

François Veyrel, sieur de Montignac (repaire noble dans la vallée de l'Isle en amont du bourg du Trélissac), 6^e consul en 1641 et 3^e consul en 1642.

M. de Froidefond rapporte dans l'Armorial cité qu'un Sicaire de Veyrel, écuyer seigneur de la Jarthe, ayant produit ses titres et preuves de filiation depuis 1559, une ordonnance de maintenue fut rendue en sa faveur le 13 mars 1669, et qu'il fut en conséquence inscrit au catalogue des nobles de la sénéchaussée de Périgueux.

Sicaire de Veyrel était-il fils, issu d'un second mariage de ce Jérôme de Veyrel, consul de 1639, qui fit élever en 1631, près de son manoir de la Jarthe, une chapelle dédiée à Saint-Roch pour abriter les tombeaux de sa femme, de ses deux enfants, de son père et de son grand père, enlevés par la peste, lui seul ayant pu — quoique frappé — échapper à la mort au cours de la terrible épidémie qui ravageait alors le Périgord et le Limousin ?

Nous retrouvons d'ailleurs ce Hiérosme Veyrel, escuyer sieur de la Jarthe, en cette même année 1669 qui date notre tableau, désigné avec d'autres nobles personnages et habitants de la paroisse comme « syndic fabricant » ; il est chargé de prendre les mesures nécessaires pour la construction d'un presbytère à la requête de Hélié Dupuy qui venait d'être nommé curé vicaire perpétuel de la paroisse². Le nouveau curé avait-il par la même occasion encouragé ses ouailles à orner et embellir leur église, ce qui aurait déterminé la famille de Veyrel entre autres à com-

(1) Publ. par le chanoine J. Roux et J. Maubourguet. Périgueux, 1912, à la Table.

(2) Deçoux-Lagoutte, op. cit.

mander le tableau glorifiant le saint patron de sa chapelle ?

Ou bien cette peinture fut-elle exécutée et offerte à l'occasion d'un mariage, d'une naissance ? Dans la cour intérieure du château de la Jarthe, une pierre portant la date de 1668, est encastrée au revers du charmant porche d'entrée. L'événement qu'elle commémore est-il en relation avec l'offrande du tableau ? Les documents du fonds Veyrel qui existe, je crois, aux Archives départementales, seraient sans doute de nature à donner la clé du problème. Cela ne présente sans doute pas un grand intérêt ; cependant ces recherches permettraient de mettre un peu en lumière la vie d'une famille qui, modestement sans doute et sans grand éclat, fut cependant mêlée intimement à la vie de notre ville au cours des siècles passés.

Renée DESBARATS.

BIBLIOGRAPHIE

Fernand WINDELS. *Lascaux « Chapelle Sixtine » de la Préhistoire*. Introduction de l'abbé H. Breuil. Préface de A. Leroi-Gourhan. Montignac, Centre d'Etudes et de Documentation préhistoriques (1948), 140 p., format 307 X 235.

Quand on visite Lascaux pour la première fois, il faut un certain temps pour « cuver » son admiration, comme un vin trop lourd : il y règne une telle exubérance esthétique, une telle richesse de formes, une telle habileté dans les lignes, tant de robuste grandeur sous ces voûtes sombres, tant de délicate élégance dans ces cerfs traversant une rivière, tant d'esprit dans cette frise de poneys qu'on en est confondu. Devant ces images datant de quelques dizaines de millénaires, et devant des surcharges de dessins que séparent peut-être des milliers d'années, on se prend à rêver à l'empilement des siècles. Certes, sur le plan esthétique, on pourrait disserter à l'infini, discuter sur l'Art concret et l'Art abstrait (encore que les hommes du Paléolithique supérieur fussent résolument tournés vers le concret... mais il y a les « blasons », les signes mystérieux, les flèches, les ponctuations symboliques) on pourrait même découvrir grâce à ces dessins des écoles, ou des individualités : certains animaux sont classiques, d'autres tournent à l'académisme ; il n'y a je ne sais quoi de délicieusement

baroque dans la frise des poneys, et certaines figurations sont délibérément impressionnistes. De toute façon, on est heureux, après une ou plusieurs visites, de revoir ces images trop vite aperçues, de les déguster à petites doses, de les contempler à nouveau. Aussi faut-il rendre grâce à M. Windels de nous avoir offert un livre aussi magnifique. Et je ne sais si, en lui, il faut louer le photographe plutôt que l'auteur ou inversement ! Les héliogravures sont d'une parfaite exécution, très habile est la mise en page qui groupe ou isole judicieusement les thèmes traités. Quant au texte — encore que nous nous déclarions incompetents dans le domaine de la préhistoire — il nous a paru doté de deux essentielles qualités : la clarté et l'objectivité. L'auteur ne prétend point tout expliquer : plus modestement, plus sagement, il fait voir, il classe, proposant çà-et-là des hypothèses, mais ne les donnant que comme telles.

Une préface de M. A. Leroi-Gourhan ouvre le volume ; puis vient le chapitre : *Après 200 siècles de sommeil* qui présente le « temple » du Paléolithique supérieur. Le chapitre : *Géologie et Chronologie* s'encadre entre celui-ci et un excellent chapitre : *Art et Magie*. Viennent alors les chapitres : *Pastures et techniques, Du tracé primaire à l'art de la fresque, La Gravure, Peinture sertie et tracé au burin, La faune de Lascaux, Classification zoologique*. Une étude sur l'évolution des styles permet de replacer Lascaux dans le cadre général de l'Europe occidentale. Enfin, des planches reproduisant l'essentiel des peintures pariétales de Font-de-Gaume, d'Altamira, des Combarelles, de stations magdaléniennes diverses, permettent d'utiles et suggestives comparaisons.

En résumé, c'est une réussite que d'avoir réalisé, malgré les difficultés actuelles, un si beau livre. Nous ne ferons qu'une critique : pourquoi donner à Lascaux ce sous-titre « Chapelle Sixtine » de la Préhistoire ? Ni la grotte de Lascaux, ni le livre de M. Windels n'avaient besoin de ce slogan publicitaire !

Jean SECRET.

[*L'Education nationale*, n° du 12 mai 1949, publie un compte-rendu du même ouvrage, par M. Ch. Picard, de l'Institut :

« Je ne risquerai pas volontiers pour ma part, écrit-il, la comparaison qui figure sur la couverture : « Chapelle Sixtine de la Préhistoire », et il me paraît même un peu agaçant qu'on ait déjà tellement usé de ce rapprochement plus spectaculaire que sérieux. » Le savant, tout en rendant hommage à l'effort de présentation de la grotte accompli par le service des Monuments historiques, trouve la porte « un peu trop monumentale » et plus préhellénique que préhisto-

rique ; beaucoup de visiteurs pensent comme lui. M. Charles Picard se défend d'ajouter des hypothèses personnelles à tant d'autres théories qu'a suggérées l'emploi sacré de la grotte de Lascaux mais les souvenirs de la visite qu'il vient de faire l'autorisent à penser qu'« il semble s'agir d'un lieu de culte de la Terre-Mère la plus primitive : il était naturel qu'on voulût enfouir dans les profondeurs du sol, au Périgord, lieu choisi par des primitifs intelligents pour sa beauté naturelle (Cf. H. Miller, *Le colosse de Maroussi*, p. 10), l'image d'un centre de fécondité magique : matrice terrestre, creuset caché, d'où nos lointains ancêtres ont pu croire la vie animale issue. Cette prodigalité de la peinture pariétale, ce foisonnement désordonné des bêtes en course qui partent « chevauchent » et parfois (p. 83) se doublent ou se « multiplient », l'art des décorateurs de la crypte rocheuse de Lascaux ne l'a pas décidé sans raison. On aura voulu que dans les entrailles de la terre, la vie animale profonde eût paru déjà se préparer, se déterminer mystérieusement, parfois sous le regard de l'homme. Notons qu'il n'y a pas de trace de paysage, ni de vie végétale. Le mystère de la génération des bêtes est seul évoqué, parmi des signes énigmatiques. Mais avec quelle hardiesse et quelle puissance véridique ! »]

AVIS

Ceux des membres de la Société qui n'auraient pas reçu l'*Histoire de la Poste aux lettres en Périgord*. I. De l'origine à 1792. Supplément au Bulletin de janvier-mars 1949, par M. le Dr Ch. Lafon, sont priés de se faire connaître à M. H. Corneille, 6, avenue Cavaignac, Périgueux.

La deuxième excursion archéologique de 1949 a été fixée en principe au dimanche 25 septembre. Le programme en sera donné dans la presse locale et régionale.

Une planche accompagne cette livraison, elle représente « Saint-Caprais d'Agen (tableau de l'église de Trélissac). »

Le Directeur, G. LAVERGNE.